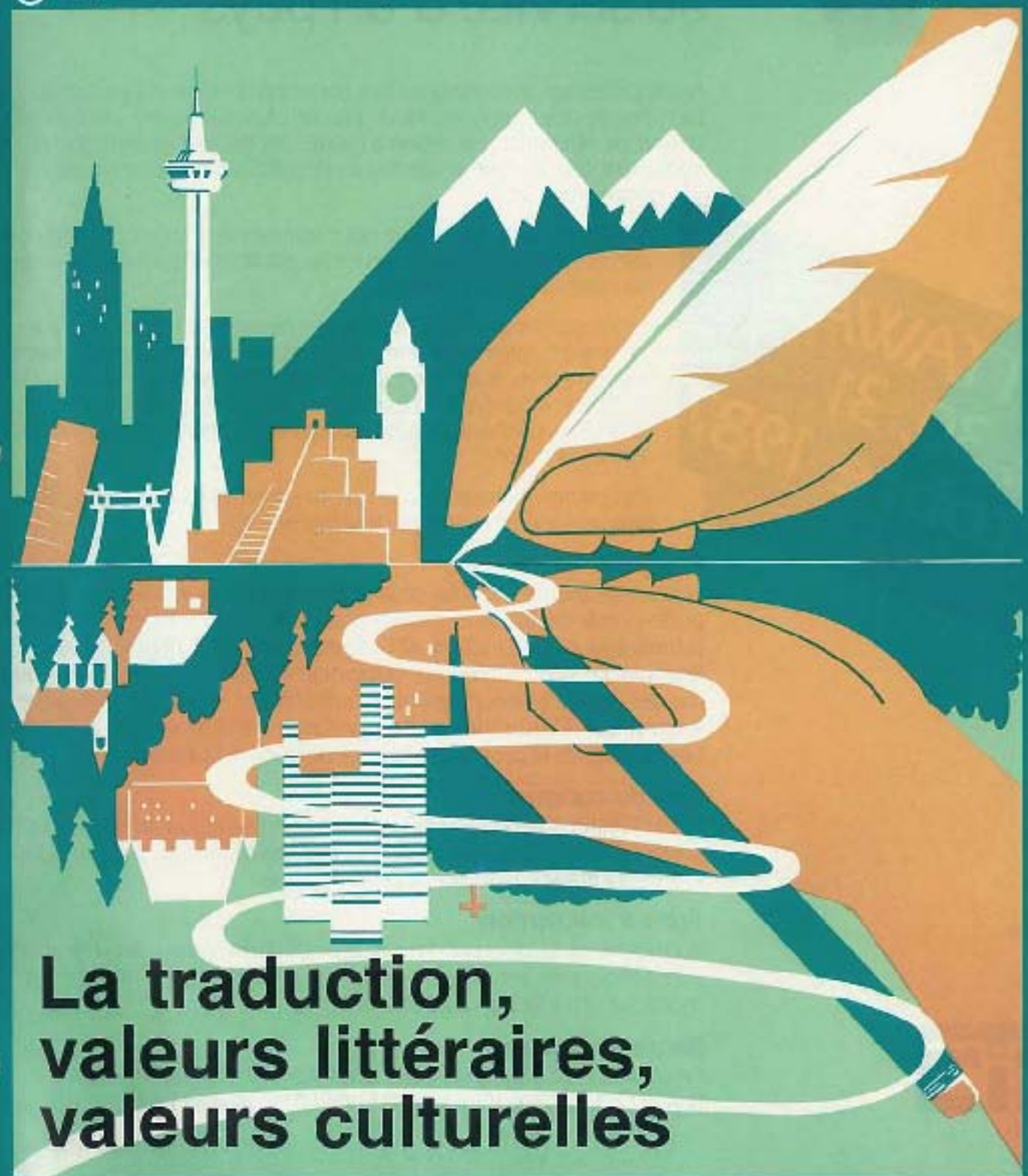


Fr. Jurons:  
kly my dear...

# Écrit

Magazine d'information sur la langue et la communication

Numéro 17, juin 1987



**La traduction,  
valeurs littéraires,  
valeurs culturelles**

# 1<sup>er</sup> CONGRÈS

du Conseil des traducteurs et interprètes du Canada

## Une profession au service d'un pays

Notre profession, essentielle au fonctionnement même du pays et au bien-être de divers groupes, est de plus en plus multiforme. Les conditions d'exercice diffèrent d'une région à l'autre; des disciplines particulières s'affirment, tout comme les domaines de spécialisation en traduction proprement dit.

Par ailleurs, alors même que nous sommes de plus en plus divers, les valeurs fondamentales de service au public et de conscience professionnelle nous rassemblent.

Le premier congrès du CTIC sera une occasion privilégiée pour les traducteurs, interprètes, terminologues, enseignants, gestionnaires linguistiques et autres personnes intéressées de faire le point sur la profession langagière au Canada en 1987, de recueillir en un temps record des informations à jour sur des sujets multiples et de nouer des contacts utiles.

Tout comme notre profession est au service du pays, ce congrès se veut un congrès au service de la profession.

### Programme

Les grands thèmes : L'atlas de la profession, panorama présenté par des porte-parole des sociétés membres du CTIC - AATI (Alberta), ATIM (Manitoba), ATIO (Ontario), ATIS (Saskatchewan), CTINB (Nouveau-Brunswick), STIBC (Colombie-Britannique) et STQ (Québec), ainsi que par des représentants de groupes amérindiens et inuit. La mosaïque linguistique. L'historique de l'organisation de la profession au Canada. Les facettes de la profession. Les spécialisations. La formation.

### Lieu du congrès

Hôtel Westin. Cet hôtel de grande classe est situé tout près de la colline parlementaire et à quelques pas du Byward Market, le quartier le plus animé d'Ottawa. Tarif spécial de 95 \$ la nuit.

### Frais d'inscription

À déterminer. Seront couverts par les frais d'inscription : les déjeuners des 29 et 30 octobre, les actes du Congrès, un exemplaire d'un ouvrage inédit sur la traduction au Canada.

### Renseignements

Secrétariat du Congrès du CTIC, a/s ATIO, 969, avenue Bronson, Bureau 212, Ottawa (Ontario) K1S 4G8. Tél. : (513) 233-6395.

OTTAWA  
29, 30, 31  
octobre 1987



# Pour commencer

**P**our traiter le thème de la traduction littéraire, nous sommes allés à la source : l'Association des traducteurs littéraires. C'est Jane Brierley, rédactrice en chef du bulletin d'information de l'ATL, *Transmission*, qui a pris le dossier en mains.

Les préoccupations des traducteurs littéraires sont souvent les mêmes que celles des traducteurs administratifs et techniques, avec une différence de degré : la nécessité de s'imprégner du contexte culturel, par exemple, nous est familière à tous, mais pour le traducteur littéraire elle est une réalité quotidienne, un piège tendu à tous les tournants du chemin. Francine Giguère, qui a exploré la conscience collective slave, nous en donne des exemples.

Sherry Simon, de la revue *Spirale*, nous introduit pour sa part dans un milieu que nous connaissons peu : celui de l'édition. Quelles traductions publie-t-on au Québec, à quel marché

s'adressent-elles, quelle « philosophie » expriment-elles ?

Robert Paquin, président de l'ATL, s'interroge sur une expression anglaise aussi pratique que vague (vous connaissez le refrain ?), *creative non-fiction*.

Comme pièce de résistance, une contribution d'Annie Brisset sur Elmar Tophoven et la traduction littéraire branchée : l'ordinateur permet aux traducteurs de partager leurs découvertes, de tirer des leçons du travail accompli, d'analyser le savoir-faire des grands traducteurs, de cataloguer les trouvailles dignes d'être mises en relief.

Quelques mots sur l'ATL : cette association s'est donné pour mandat de protéger les intérêts de ses membres en les aidant dans les négociations avec les éditeurs, en leur fournissant des services juridiques et en établissant des liens entre les traducteurs et



les auteurs ou éditeurs qui ont besoin de services de traduction.

Pour devenir membre de l'ATL, il faut avoir publié contre rémunération une traduction littéraire ou l'équivalent (anthologie, film, émission de radio, etc.). Pour obtenir d'autres renseignements sur cette association qui a pignon sur rue à Montréal, appeler au 526-6653. ■

Pour le comité,  
**Johanne Dufour**

## Circuit

N° 17, juin 1987



### Dossier : La traduction, valeurs littéraires, valeurs culturelles 3

Quelle place les ouvrages traduits chez nous occupent-ils dans la production des maisons d'édition ? Informatique et littérature s'associent pour le progrès de la traduction.

### Sur le vif 14

Nouvelle industrie à Toronto, celle de la traduction ? Nos globe-trotters interprètes et les chasseurs de papillons. Un départ regretté que celui de Guy Rondreau.

### Des mots 19

Pour avoir du génie, voici des mots pour dire l'informatique en français. Sacres, jurons et langue verte : jusqu'ou jurez-vous ?



### Des techniques 22

Catastrophe ! J'ai perdu mes données (ou comment éviter que cela vous arrive).



### Des revues 25

Peut-on écrire événement, aigüe, en plus d'être ? How to avoid sex bias ? Comment traduire copyright, heavy duty, payroll ? Libsez Des revues !

### Des livres 28

### Faits, dits et chiffres 32



## Le scénario du meilleur

En fouinant chez mes amis rédacteurs, j'ai eu la grande surprise de lire l'article « Le graphiste, saboteur ou complice » paru dans votre dernier numéro. J'aimerais vous présenter mon « scénario du meilleur ».

A. Établissons en premier lieu que le client « payeur » est le grand responsable du produit, car c'est lui qui



devrait déterminer la stratégie, les objectifs, le budget et le public cible, conjointement avec le chargé de projet de la maison responsable du produit (voir ci-après).

B. Le client confie son mandat à une maison publicitaire ou un studio, dont voici le rôle:

- créer un événement
- créer un produit adéquat
- déterminer l'axe de communication
- préparer un calendrier de réalisation ferme
- préparer un estimé des coûts
- proposer des moyens de diffusion
- fournir une étude d'impact avant et après la production

C. La maison mandate une équipe pluridisciplinaire appropriée comprenant:

- le chargé de projet, qui anime le groupe et entretient les contacts avec le client

- le rédacteur, qui rédige les textes
- le graphiste, qui organise l'ensemble des composantes visuelles
- le photographe et l'illustrateur, s'il y a lieu
- le spécialiste en médias.

D. L'équipe fait un remue-ménages et envisage toutes les possibilités dans chacune des disciplines. Elle opte pour une approche, choisit la forme et le sens à donner au produit. Celui-ci appartient donc dans sa forme à l'ensemble des membres de l'équipe. (J'ai constaté que 90% du message passe par l'image qui se dégage du produit, et que 20% de la population en général lit régulièrement les textes de soutien.)

E. Chacun des spécialistes signole sa partie du travail.

F. Le projet, ayant pris forme, est analysé, corrigé, positionné et testé.

G. Toute l'équipe est d'accord et le projet est présenté au client. Il est accepté: bravo! Il est refusé: on recommence à A.

Enfin, dans le cas d'un imprimé, la production est la responsabilité unique du graphiste parce qu'il a les connaissances nécessaires pour choisir et vérifier toutes les composantes et qu'il a le mandat de s'associer à des fournisseurs compétents (typographe, correcteur d'épreuves, pelliculeur, imprimeur, relieur). (Pour cette étape, il n'est pas obligé de consulter le rédacteur.)

*Diane Legault,  
graphiste à Montréal*

Nos articles vous ont-ils fait réfléchir? Avez-vous poussé plus loin votre réflexion? Faites-la partager à nos lecteurs. La chronique *Des échos* accueillera vos missives.

Publié quatre fois l'an par la  
Société des traducteurs du Québec



1010, rue Sainte-Catherine ouest  
Bureau 640  
Montréal (Québec) H3B 1G7  
Tél.: (514) 861-1783

Représentant au Conseil de la STQ  
Denis Gauvin

Coordination  
Gloria Kearns et Éloïse Porvin

Rédaction  
Michèle Cassette (*Des mots*), Johanne Dubour, Paul Hooguelin (*Des revues*), Nada Kerpan (*Sur le vif*), Solange Lapierre (*Carissités*), Pierre Marchand (*Des techniques*), Josée Ouellet Simard, Michel Roy (*Des livres*) et Marie Proulx (secrétaire du comité)

Dossier  
Jane Brierley

Révision  
Danielle Lavalée, Marie-Claire Lemaire

Direction artistique  
Lise Gascon

Photographie  
Serge Chartier, Pierre Cloutier, Guy Lassier, Lucie Petitclerc

Composition typographique  
Salj

Impression  
Atelier des sourds

Publicité  
Anne-Marie Malbecq (Jean Séguin et Associés  
[514] 748-6561)

Toute reproduction est interdite sans l'autorisation de l'éditeur et de l'auteur.

L'éditeur n'assume aucune responsabilité en ce qui concerne les annonces paraissant dans *Circuit*.

Dépot égal - 2<sup>e</sup> trimestre 1987  
Bibliothèque nationale du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada  
ISSN 0821-1876

Tarif d'abonnement  
Membres de la STQ: abonnement gratuit  
Non-membres: 20\$ par année (30\$ à l'extérieur du Canada). Chèque ou mandat-poste à l'ordre de «Circuit STQ» (voir adresse ci-dessus).

# De Faulkner à Atwood : une question d'ambiance



**Qui chez nous nierait que nous sommes mieux placés que les Français pour traduire les œuvres d'une Margaret Atwood ? Hélène Filion croit que nos cousins se rendront un jour à l'évidence, si nous y mettons le prix**

**H**élène Filion a traduit, entre autres, plusieurs ouvrages de Margaret Atwood, dont *Murder in the Dark* et *Survival*, et travaille actuellement à un recueil de nouvelles d'écrivains juifs canadiens, *The Spice Box*. Elle a livré ses réflexions à Jane Bricley.

**Circuit:** *La France décline-elle, à votre avis, une sorte de « copyright » du bon français ?*

**Hélène Filion:** C'est un problème très difficile à cerner. Je pense que le québécois est de plus en plus reconnu comme un langage approprié au milieu et possédant son originalité. Le problème des traducteurs littéraires francophones au Québec est de trouver le juste milieu : faire accepter nos traductions par la communauté francophone internationale, tout en gardant certains mots qui sont maintenant acceptés et compris de cette communauté. Cela demande beaucoup plus de travail qu'on ne le croit, beaucoup de sueurs et d'angoisses.

**Circuit:** *Pourquoi ?*

**H.F.:** Parce que nous sommes isolés, et que seul notre bon jugement nous dicte ce qui va passer et ce qui ne passera pas.

**Circuit:** *Peut-on se permettre de rédiger tout un dialogue dans un dialecte difficilement accessible ?*

**H.F.:** C'est impossible, à moins de viser le seul public québécois, comme à une certaine époque du nationalisme : les gens avaient retrouvé leur parler, ou leur parlure, et ils en étaient très fiers. Ce mouvement était nécessaire. Mais aujourd'hui, les Québécois s'ouvrent de plus en plus au monde, et je crois qu'il y aura des concessions de part et d'autre — tant des Français que des Québécois. Nous devons accepter de faire un effort pour nous comprendre.

**À la recherche d'une identité**

**Circuit:** *Cherchons-nous à créer une identité internationale, pour ainsi dire ?*



Margaret Atwood, écrivaine et créatrice

**H.F.:** Oui, nous recherchons une certaine reconnaissance, et nous ne sommes pas les seuls. Africains, Belges, Suisses francophones, nous sommes tous dans le même bain face à un certain impérialisme culturel français. La partie n'est pas encore gagnée, mais j'ai l'impression que la façade commence à s'écrouler... L'admiration sans borne que les Français portent à la culture américaine favorise l'acceptation des Québécois... comme Nord-Américains.

**Circuit:** *Croyez-vous que les mouvements régionalistes en France commencent à faire comprendre aux Parisiens qu'il y a d'autres « France » que la leur ?*

**H.F.:** Il faudrait être sur place pour le savoir... Même à Montréal certains parlent encore de littérature « de province » en désignant des auteurs aussi Français que n'importe quel Parisien, mais qui ont vécu et écrit en province. Cela m'étonne toujours.

**Circuit:** *Vos traductions de Margaret Atwood ont-elles évolué avec le temps ? Êtes-vous plus audacieuse du point de vue de la langue que vous employez ?*

**H.F.:** Pas vraiment, mais je me suis permis quelques canadianismes... acceptables : les lecteurs francophones de l'étranger peuvent les comprendre, en déduire le sens du contexte.

**Kundera trahi ?**

**Circuit:** *Recevez-vous des commentaires des lecteurs européens ? Par exemple, vous dit-on s'ils apprécient le côté régional, plus ou moins exotique pour eux ?*

**H.F.:** Malheureusement non. Je crois que l'appréciation, la compréhension en France ne se situent pas au niveau du vocabulaire. D'ailleurs, les Français semblent avoir une conception de la traduction différente de celle qui existe en Amérique du Nord : les Français traduisent souvent dans une langue conforme à leurs normes culturelles, à une forme de pensée qui leur est familière. L'autre école, plus courante de ce côté de l'Atlantique, c'est celle de la fidélité non seulement au vocabulaire utilisé par l'auteur, mais à l'esprit du texte, ce qui donne une traduction beaucoup plus littérale, mais souvent plus fidèle.

**Circuit:** *On a parlé des traductions faites en France de Faulkner, il y a une trentaine d'années. Par exemple, le jukebox avait complètement mystifié le traducteur, ce qui a donné des résultats plutôt bizarres...*



Hélène Filion, traductrice et re-créatrice

**H.F. :** J'aimerais bien un jour prendre le temps d'analyser les traductions françaises de l'œuvre de Faulkner ou de Caldwell, voir ce qu'elles me diraient à présent à la lumière de ma courte expérience de traductrice. Dans *Surfacing* de Margaret Atwood, on a traduit *motel* par « auberge de campagne ». Un motel peut être joli, mais de là à en faire une auberge !

Quand il est question d'écoles différentes de traduction, je peux citer en exemple ce qui s'est passé l'an dernier autour de l'écrivain tchèque Milan Kundera. Comme il vit en France depuis plusieurs années, il a appris à parler et à écrire couramment le français. Il a pu analyser ce qu'on avait fait de son œuvre en français. Comme beaucoup de francophones qui ont lu ces traductions, je trouvais que c'était très bien fait, très beau, jusqu'au jour où Kundera les a dénoncées violemment dans le *Nouvel Observateur*. Ce fut l'étonnement général. Kundera disait à peu près ceci : « Ce n'est pas moi du tout, ce n'est pas mon style. On a fait quelque chose de fleuri, alors que mes textes sont posés, rationnels, économiques... » Apparemment, Kundera s'est mis à écrire lui-même en français.

**Circuit :** Croyez-vous qu'il soit possible de reproduire toutes les langues

— ou plutôt tous les langages — dans un français qui correspond tout à fait à l'original ?

**H.F. :** J'aurais une restriction pour l'argot. C'est là que se trouve la plus grande difficulté. Par contre, j'ai vu dernièrement *Des blues*, un documentaire traduit par Marguerite Yourcenar. C'est de toute beauté ; elle ne tombe pas dans l'excès argotique et le style reste assez littéraire — ce n'est certainement pas l'argot tel qu'on le parle au Mississippi ou en Arkansas —, mais l'esprit du blues y est... Au fond, je crois que oui, l'esprit d'un texte peut être transmis.

#### Où se passe l'action ?

**Circuit :** Comment trouvez-vous les traductions « faites en France » des œuvres canadiennes récentes ?

**H.F. :** On n'a pas toujours l'impression d'être en Amérique ; bien sûr, la traduction est généralement fidèle au vocabulaire, mais une ambiance n'est pas nécessairement recrée par un vocabulaire adéquat. Au fond, l'important est que le traducteur, après avoir fait une traduction de base extrêmement fidèle, soit tellement pénétré de l'esprit du texte que sa deuxième, sa troisième écriture soit comme en recul de ce texte de base, comme inspirée

uniquement de l'esprit du texte. C'est un processus qui, selon moi, est en grande partie inconscient.

**Circuit :** Est-ce particulièrement vrai pour ce qui touche les réactions émotives ?

**H.F. :** Oui, pour tout ce qui touche les sentiments, les impressions. Cela m'amène à me poser souvent la question : le texte d'une écrivaine doit-il être nécessairement traduit par une traductrice ? Avec quelques réserves basées sur l'expérience, ma réponse est oui, justement à cause de ce processus inconscient dont je viens de parler. Ce n'est pas le vocabulaire, au bout du compte, qui est important ; il importe plutôt de prendre du recul et de dire : voilà, je sais maintenant dans quel esprit le texte a été écrit, parce que je le sens, je le possède de l'intérieur.

#### Le traducteur face à la création

**Circuit :** Comment voyez-vous le travail de traducteur ?

**H.F. :** Je suis allée à la bonne école et je crois que toute cette question de sensibilité, de compréhension du texte, reste toujours subordonnée à celle d'une traduction fidèle. On reconnaît souvent le travail du traducteur pour en être un d'extrême rigueur, d'effacement, sinon d'oubli, mais on mentionne rarement le courage de l'écrivain livrant son œuvre en pâture à la traduction.

Et justement, à propos de cette œuvre d'écrivain, je suis toujours désarmée par cette question : « Mais pourquoi n'écrivez-vous pas vous-même ? » Au début, je me sentais un peu coupable. À présent j'ai appris à dissocier les deux activités ; chacune, selon moi, possède ses propres exigences, et par le fait même, sa propre importance. Bien sûr, l'une ne va pas sans l'autre. Mais pourquoi en dénigrer une par rapport à l'autre puisque chacune comporte de fortes exigences. Si l'écrivain, la création exige un effort d'imagination qui m'apparaît toujours surhumain, la traduction, elle, exige de revivre cette création et d'y rester complètement fidèle en plus. Je suis persuadée aussi qu'un écrivain se doit de posséder au moins une parcelle de génie. Lisez le dernier roman de Margaret Atwood, *Handmaid's Tale*, pour voir comment un écrivain peut et doit presque devenir visionnaire. ■

# Les traductions « Made in Québec »



**Pourquoi les traductions littéraires occupent-elles une zone grise dans la production des maisons d'édition québécoises ?**



par Sherry Simon

Examiner le monde de l'édition littéraire au Québec du point de vue de la publication des traductions, c'est se donner un coup d'œil privilégié sur le réseau d'intérêts commerciaux et de valeurs littéraires qui sont à l'origine du livre québécois.

Quelles traductions publie-t-on dans le domaine littéraire et quelle signification leur accorde-t-on ? À travers ces questions, on peut comprendre les fonctions réelles des traductions dans le contexte littéraire québécois.

## Dépendance ou impérialisme

Selon l'époque, la traduction est considérée tantôt comme l'indice de la dépendance culturelle nationale,

tantôt comme le lieu de l'affirmation du pouvoir impérial. Comme l'édition québécoise est loin de représenter un projet homogène et comme elle est en mutation constante, on ne devrait pas s'étonner de trouver actuellement au Québec trois types possibles de discours sur la traduction :

- le discours strictement commercial, qui voit dans la traduction une source facile de produits connus et rentables et qui se situe résolument en dehors de questions idéologiques d'autonomie et de dépendance ;
- le discours qu'on peut appeler autonomiste, qui refuse les traductions au nom du devoir de l'édition québécoise de publier les auteurs de chez nous ;
- le discours (nouveau dans l'édition québécoise) qui voit dans la traduction une manière d'affirmer la littérature québécoise internationalement en faisant d'elle une littérature complète (ce qui inclut nécessairement la publication de traductions de qualité).

Cette nouvelle attitude chez les éditeurs, se reflétant dans un début de changement de la nature de la production traduite, caractérise la situation actuelle. Cependant, pour bien mesurer la signification de cette orientation, il faut considérer deux facteurs :

- Les contraintes sévères du marché : on entend souvent la constatation selon laquelle les Québécois, les seuls à être à la fois francophones et américains de culture, sont « naturellement » appelés à traduire la littérature américaine pour les Français. Entre cette observation « logique » et la réalisation effective des traductions tombe la loi du marché. Il est très difficile, sinon impossible, pour un éditeur québécois de concurrencer les éditeurs français dans l'achat des droits de traduction des auteurs américains connus. Dans l'état actuel des choses, donc, les Québécois lisent les auteurs américains dans des traductions produites en France.
- La faiblesse de la tradition littéraire traduisante, qui est beaucoup plus

Sherry Simon est professeure au département d'études françaises de l'Université Concordia, co-directrice de la revue *Spécial* et traductrice littéraire (elle a notamment traduit Michel Foucault). Elle travaille actuellement à une recherche subventionnée par l'Office de la langue française sur la fonction des traductions dans le contexte littéraire québécois.

marquée qu'elle ne l'est par exemple au Canada anglais: celui-ci porte un intérêt certain à la littérature québécoise depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Cet intérêt était soutenu par un discours humaniste sur la traduction exprimé dans les préfaces (la traduction est essentielle à la compréhension de l'Autre). Malgré l'importance de certaines figures littéraires comme Philippe Aubert de Gaspé (qui aurait traduit Sir Walter Scott) et Pamphile Lemay, il s'est traduit assez peu d'œuvres littéraires au Québec jusqu'en 1970. Bon nombre des quelque 50 traductions françaises publiées entre 1760 et 1960 ont été faites en France. Le contexte d'affirmation nationale dans lequel l'édition québécoise a évolué depuis 1960 explique la priorité claire que les maisons d'édition ont accordé à la production locale.

#### Les Anglais traduisent la littérature, et les Français, la politique

Le facteur matériel le plus important qui contrebalance les éléments négatifs mentionnés jusqu'ici est évidemment la subvention accordée à la



traduction des œuvres canadiennes depuis 1972 par le Conseil des arts du Canada. Cette intervention de la part du gouvernement fédéral n'a toutefois pas eu les mêmes résultats du côté des éditeurs anglo-canadiens que chez les éditeurs québécois. Si les Canadiens anglais se sont prévalu assez massivement durant les années 70 des

facilités qu'offrait le Conseil des arts pour publier des œuvres de littérature québécoise, les éditeurs du Québec ont choisi de traduire très majoritairement des œuvres de sciences sociales ou d'actualité politique (avec la seule exception majeure du Cercle du livre de France).

#### La production quand même

Au cours des années, la plupart des maisons d'édition ont publié de façon assez régulière un petit nombre de traductions (Fides, Stanké, Remue-ménage, Pleine Lune, l'Étincelle, les Quinze, Libre Expression, Cercle du livre de France, la Courte échelle, Héritage, Québec-Amérique, Boréal, etc.). Rares sont les maisons d'édition établies qui n'ont jamais publié de traductions — même l'Hexagone a publié *Les élégies civiles*, de Dennis Lee.

Les quelques traductions publiées par ces maisons ne sont pas toujours identifiées comme telles (dans les catalogues, par exemple, ou dans le matériel de promotion). Elles n'ont que rarement une identité propre à l'intérieur du programme éditorial et ne font pas l'objet d'une activité promotionnelle spécifique. Comme bon nombre de maisons d'édition québécoises ont un profil assez vague et publient plusieurs types de livres à l'intention de lecteurs différents, le livre traduit n'a pas toujours un public cible bien défini. (Par exemple, c'est souvent le cas chez les Quinze ou Libre Expression, où la collection entière de « romans-télé » et « romans-évasion » est constituée de traductions de l'américain et où la traduction de Margaret Atwood se trouve sous la rubrique « romans d'ici ».)

Seulement deux maisons possèdent des collections spécifiquement dédiées aux traductions. Pierre Tisseyre (Cercle du livre de France) fait preuve d'un engagement exemplaire envers les Anglo-Canadiens depuis 1970 avec sa collection « Les deux solitudes » (publiant un grand nombre de romans importants et des livres pour les jeunes). L'existence de cette collection n'a jusqu'à maintenant aucunement assuré la traduction au Québec d'auteurs canadiens-anglais importants; certains sont traduits en France (et parfois retraduits au Québec, tels Lawrence et Richler), d'autres se promettent d'un éditeur à un autre (Atwood). Québec-Amérique vient récemment de prendre la relève du Cercle du livre de France en inaugurant



**TRANSLATEC CONSEIL LTÉE**

**393-9393**

**TECHNITRANS INC.**

**393-1366**

**Modem/télécopie G.I, II, III 393-1373**

la collection « Littérature d'Amérique ». Celle-ci s'appuiera sur les classiques de la littérature anglaise : Anne, *la maison aux pignons verts*, Stephen Leacock mais aussi Alice Monroe, Pierre Berton, Mordecai Richler. De plus, Québec-Amérique semble en voie d'accomplir ce que d'autres maisons trouvaient impossible : faire publier en France des traductions faites au Québec. Ce sera le cas pour Anne, *la maison aux pignons verts* qui sera publié chez Julliard. La maison Le Borel est également très active dans la publication de traductions (fiction et non-fiction) ; elle a posé un geste inusité en intégrant à son équipe éditoriale un conseiller qui se consacre exclusivement aux questions rédactionnelles pour les traductions.

#### Pour qui traduit-on ?

Si certains éditeurs croient que les traductions faites en France conviennent parfaitement au public québécois, d'autres pensent au contraire que le public d'ici a des besoins spécifiques. On trouve dans les questions « rédactionnelles » de la traduction toute la problématique de la légitimité des langues qui affichent certains écarts par rapport à la neutralité supposée de la langue de la métropole culturelle. Les traductions éditées au Québec sont donc soit des traductions importées (ce qui est relativement rare), soit des traductions destinées à l'exportation (encore plus rare) ou encore des traductions qui visent seulement le marché québécois.

Les livres pour enfants, enfin, constituent également une partie très importante de la production des traductions : un tiers de toute la production de livres pour enfants depuis 1970 est constitué de traductions. Le livre pour enfants est en grande partie de tradition anglo-saxonne.

On peut prévoir qu'il se développera un intérêt pour les traductions d'œuvres latino-américaines au Québec. Plusieurs éditeurs, dont Québec-Amérique (*La maison des esprits*, d'Isabel Allende) et VLB (avec une collection embryonnaire) ont fait un pas dans cette direction, et ceci même si aucun programme de subvention n'est prévu à cette fin.

#### La petite légende qui dit tout

Il s'est donc publié au Québec au cours des dernières années un nombre important de traductions sans que leur origine n'ait été nécessairement



soulignée. On considère souvent en effet que les traductions, comme certains produits importés, s'imposent mieux sur le marché local quand elles réussissent à faire oublier leur provenance.

Ainsi, on peut parfois chercher avec autant de difficulté les petites lettres qui désignent le nom du traducteur que la légende « Made in Korea ». Cette conception de la traduction est peut-être commercialement valable quand la traduction fait partie d'un projet éditorial précis et clairement orienté. Elle ne l'est certainement pas dans le cas d'une traduction intégrée à un programme d'édition sur la seule foi de son succès auprès de son premier public.

Une bonne partie des traductions littéraires au Québec occupe maintenant une zone grise, un espace culturel indéfini. Mais cette indétermination s'atténuera à mesure que s'imposeront des éditeurs dont les projets éditoriaux donneront un encadrement solide et une vocation claire à leurs traductions. ■

## La part des traductions dans l'édition québécoise

Un regard sur les statistiques globales de la production des livres au Québec (fournies par la Bibliothèque nationale) nous indique que pour la période de 1970 à 1985, les traductions (de l'anglais) constituent entre 5 et 9 % de la production globale des maisons d'édition québécoises. Les traductions sont donc intégrées d'une manière relativement stable au monde de l'édition en général.

Pour ce qui est des livres classés dans la catégorie des « textes littéraires », les traductions constituent en moyenne 10 % de la production globale. En général, l'importance relative des livres traduits correspond à l'importance relative des ouvrages à caractère littéraire publiés au total durant l'année : une bonne année pour l'édition littéraire est aussi une bonne année pour la traduction littéraire. On voit en fait que, contrairement à ce qui se produit dans d'autres domaines où le livre traduit est appelé à combler un vide dans la production locale, la traduction joue un



rôle de complémentarité assez continue dans le cas de la littérature. C'est-à-dire qu'on ne semble pas faire appel aux traductions dans le but de suppléer à un manque temporaire de bons manuscrits, mais que la traduction s'exerce globalement de façon régulière dans la production d'ensemble.

S.S.



## Quand la traduction littéraire se branche

Elmar Tophoven et le Collège européen des traducteurs

par Annie Brisset

Les traducteurs sont les premiers à saisir les phénomènes qui rendent une nouvelle écriture fascinante et puisque leur tâche est de trouver les clés de l'œuvre dont ils perçoivent la valeur, ils doivent obtenir droit de cité en traductologie. » Elmar Tophoven, l'auteur de ces propos a traduit une centaine de romans et de pièces de théâtre, principalement des œuvres d'avant-garde, et compte à son palmarès deux prix Nobel - Samuel Beckett et Claude Simon. Professeur à l'École Normale Supérieure de Paris, Elmar Tophoven a de la traduction littéraire une conception qui ne court pas les cabinets de travail, où depuis des siècles on œuvre plutôt en solitaire.

Ce traducteur prolifique du français et de l'anglais vers l'allemand ne se borne pas à produire des livres. Il commente ses traductions, qu'il fait sur ordinateur, les enregistrant avec leurs variantes préalables, leurs difficultés et les conclusions à en tirer pour les traductions à venir, les siennes ou celles des autres. Car il a plus que tout le souci de conserver les traces de ce qui a pu construire cette nouvelle cohérence par laquelle un texte d'arrivée aura la même force créatrice que l'original.

### De la méthode en toute chose

L'idée de consigner méthodiquement la traduction *en progrès* lui est venue devant les plaintes répétées des linguistes voulant mieux cerner l'acte même de traduire. « Étant donné le temps passé devant les problèmes,



Elmar Tophoven, père de la traduction littéraire « branchée »

c'était simple. Il suffisait de sortir une fiche et d'y noter la difficulté ainsi que le cheminement vers une solution acceptable. » La traduction des deux romans de Nathalie Sarraute *Vous les entendez* et *Disent les imbéciles* a donné 3 000 fiches, numérotées parallèlement au découpage du texte original pour contextualiser les problèmes.

En 1980, l'ordinateur est venu simplifier ce travail. Tophoven devait traduire en allemand *Company* de Beckett l'auteur lui ayant remis sa propre traduction française: « J'enregistrais la phrase anglaise puis la traduction de Beckett où je soulignais tous les écarts, indices d'une certaine marge d'interprétation. Ensuite j'enregistrais mes diverses tentatives assorties d'explications sur leurs défauts respectifs et enfin le texte bon à tirer. Après avoir imprimé ce protocole de travail, je me suis rendu chez l'auteur.

Dès qu'une objection se présentait, je pouvais retracer le cheminement qui m'avait conduit à la solution définitive et consigner à côté les interventions de Beckett. » On mesure toute l'importance de cette archéologie de la traduction pour les théoriciens du texte, les comparatistes et les traductologues.

C'est toujours selon cette méthode qu'Elmar Tophoven a traduit *Voyage chez les morts* de Ionesco, passant en revue avec l'auteur les derniers problèmes qu'une codification élémentaire permettait d'afficher rapidement sur l'ordinateur. Pour Tophoven, l'informatisation fournit encore le moyen de tirer immédiatement les leçons de travail accompli, d'accumuler un savoir réutilisable dans d'autres contextes ou simplement d'uniformiser la traduction d'une œuvre en fonction des particularismes répétés de l'écri-

Traductrice de profession, Annie Brisset est l'auteur de plusieurs études sur la traduction poétique (Auden, Carol, Acton, Brecht). Elle a également publié divers articles sur des problèmes théoriques de la traduction concernant le fonctionnalisme, la poésie et l'intertextualité. Ses recherches actuelles portent sur les codes socio-culturels de la traduction théâtrale au Québec depuis une quinzaine d'années.

vain. L'ordinateur permet aussi de répertorier les difficultés avec leurs solutions et d'alphabétiser les travaux lexicographiques. Tophoven rapporte qu'en traduisant *Djinn* de Robbe-Grillet, il avait accumulé pélemêle 548 entrées lexicales qui, après classement automatique, lui ont par exemple donné sept équivalents pour le mot *rendez-vous*, contre deux seulement dans les dictionnaires conventionnels. La généralisation de cette procédure donnerait un sérieux coup de pouce aux travaux lexicographiques et fournirait aux traducteurs des dictionnaires à la mesure de leurs besoins véritables. Devant les lacunes des ouvrages de référence, on se prend à rêver à ce « dictionnaire contextuel dynamique », super-Daviault électronique, qui aurait le mérite de suivre la langue au rythme réel de son évolution.

#### En finir avec la comparaison stérile

L'entreprise de Tophoven nous fait toucher du doigt la valeur linguistique des œuvres littéraires qui, contrairement à certains préjugés solipsistes, rassemblent toutes les formes du discours social et tous leurs codes : dialectes, sociolectes, technoclectes, idiomatismes, etc. Le problème, et il est de taille, c'est que les traducteurs littéraires, pressés par les éditeurs et déjà sous-payés, n'ont pas toujours le temps ni le désir d'argumenter aussi

#### L'informatisation de la traduction littéraire fournit le moyen de tirer des leçons du travail accompli.

minutieusement leur travail. Tophoven estime que c'est pourtant le seul moyen de sortir l'analytique de la traduction des ombrages de la comparaison stérile qui s'attache à trouver les failles (relativement à quoi ?) entre le texte de départ et le texte d'arrivée. Et ce serait pour les traducteurs une auto-protection. Mais le souci de Tophoven est ailleurs. Il cherche à promouvoir ce qu'il nomme la « communication subtile », essence même de la littérature à la pointe de la pensée : « Par le contact intime avec les œuvres d'écrivains du progrès et de la sensibi-



lité, les traducteurs font des découvertes semblables. Ces découvertes individuelles ont une valeur universelle qu'il faut pouvoir transmettre.»

Ainsi est né, sur le modèle de Pharos et de l'École de Tolède, le Collège européen des traducteurs<sup>1</sup> dont Elmar Tophoven est le fondateur et l'infatigable animateur depuis 1978. Située à Straelen, près de Cologne, cette « école sans maîtres », subventionnée par les pouvoirs publics et divers organismes privés, accueille des traducteurs dont l'allemand est une des langues de travail et met à leur disposition des appartements, des bureaux pourvus de micro-ordinateurs, une bibliothèque et des salles de réunion. La traduction littéraire étant un métier à risques, Tophoven voulait à l'origine créer un lieu où les traducteurs, libérés des soucis matériels, pourraient mener à bien des projets de travail : « J'avais traduit trois romans de Claude Simon. Puis l'envie m'a pris de traduire *Histoire*, pour le plaisir, et cette fois sans contrat. Mais je ne pouvais pas imposer ce risque à ma famille. Il aurait fallu être moine, avoir un couvent. Ce couvent, je l'ai bâti. Et Claude Simon a eu le prix Nobel ! »

Bon an mal an, une centaine de traducteurs du monde entier se succèdent à Straelen, mais la particularité

du Collège reste le travail collectif. Pen de traducteurs ont, comme Tophoven, le privilège de travailler en symbiose avec les auteurs. Faute de mieux, on peut réunir ponctuellement autour d'une œuvre, et parfois de l'écrivain, des traducteurs expérimentés dont les langues de travail se croisent : de l'allemand vers une langue

*« Les découvertes individuelles des traducteurs ont une valeur universelle qu'il faut pouvoir transmettre. »*

étrangère ou l'inverse. Il se tient ainsi tous les ans près d'une quinzaine de colloques et de séminaires auxquels sont également conviés des critiques, des traductologues, des lecteurs de maisons d'édition.

#### Plusieurs têtes valent mieux qu'une...

Soucieux de recueillir et de transmettre le « savoir traduisant », Tophoven ne cesse de gagner à sa cause des traducteurs qui s'entraînent à la traduction argumentée puis documentée sur fiches ou disquettes par eux-mêmes ou des auxiliaires. Les formes du travail en commun sont diverses, depuis la consultation du groupe sur les problèmes d'une traduction réalisée individuellement jusqu'à la traduction collective d'une œuvre complète. Par ce biais on améliore la qualité du travail tout en se mesurant à d'autres pratiques d'écriture. Les groupes comportent habituellement une vingtaine de traducteurs qui arrivent à Straelen après la mise en mémoire de leur traduction, chacun ayant traduit — et commenté sur fiches ou disquettes — un poème, une nouvelle ou un chapitre différent du même livre. De cette manière on a traduit les nouvelles de Geneviève Serreau et un roman de Daniel Boulanger, avec la participation des auteurs :

« On se retrouvait pendant une semaine. On écoutait au magnétophone la traduction dont chacun avait la transcription informatisée. Cela donnait un certain rythme de travail. Dès que surgissait un point litigieux, on réécoutait le passage et on en discutait avec l'auteur. »

Ce travail collectif s'étend à des auteurs plus anciens, comme Théodor Fontane et Jules Renard dont on a respectivement traduit en français et en allemand *Effi Briest* et *Le chasseur d'images*, deux œuvres qui datent de 1892. On a également produit des anthologies bilingues de poésie suédoise et écossaise et constitué des ouvrages lexicographiques, notamment sur le parler de la Ruhr et le *Black American English*.

Toutefois, l'activité du Collège à laquelle Tophoven tient le plus reste la

« mise en valeur des traductions », notion inspirée de Hans-Martin Gauger qui a repéré les difficultés de traduction et par là même souligné la valeur linguistique du roman de Thomas Mann *La montagne magique*. Dans le but de recueillir, d'analyser et de transmettre le savoir-faire des grands traducteurs, Tophoven souhaite constituer au Collège une bibliothèque des traductions, réunissant d'abord celles des monuments de la littérature mondiale. Les structures de travail mises en place à Straelen facilitent la compa-

raison des textes et le choix des traductions dignes d'être mises en relief. Pour sa part, l'informatique rend désormais possible le catalogage de cette collection d'expériences que tout traducteur passant par Straelen est invité à enrichir.

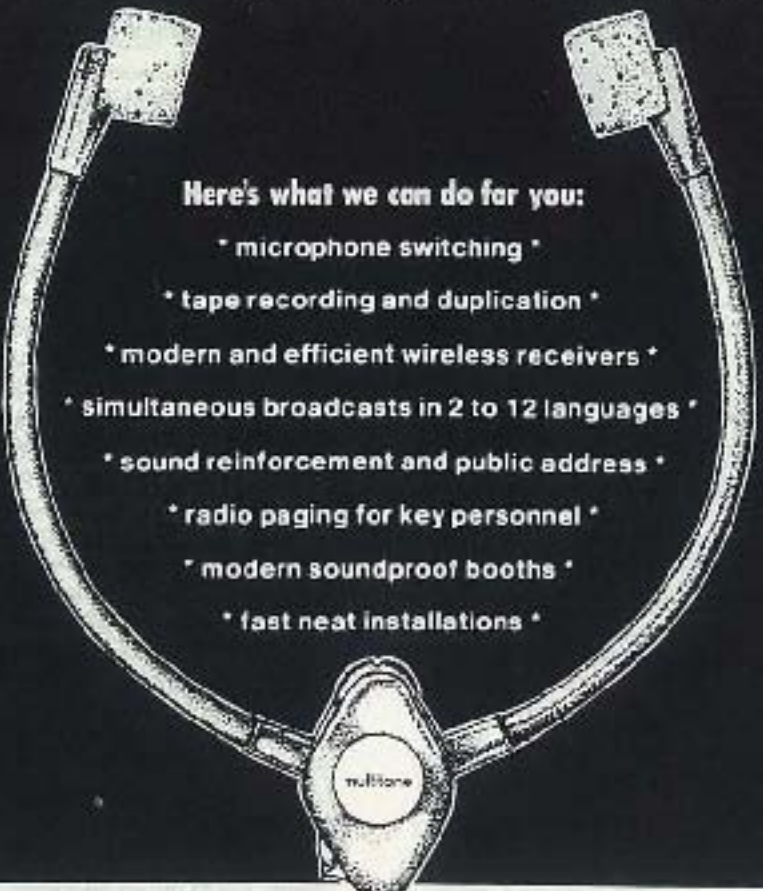
#### Littérature et technologie

Le Collège européen des traducteurs a été conçu pour aider les traducteurs littéraires à franchir le pas technologique et à conquérir une sécurité bien légitime qui, en retour, pourrait accélérer l'évolution même de la pensée. En Occident il est inimaginable de voir le lecteur des quotidiens à grand tirage absorber chaque jour par l'analyse d'un poème figurant

*Les structures de travail  
mises en place à Straelen  
facilitent la comparaison des  
textes et le choix  
des traductions  
dignes d'être mises  
en relief.*

# UNDERSTANDING

Multitone Interpretation Systems ensure professional technical services for your bilingual or multilingual meetings.



Here's what we can do for you:

- \* microphone switching \*
- \* tape recording and duplication \*
- \* modern and efficient wireless receivers \*
- \* simultaneous broadcasts in 2 to 12 languages \*
- \* sound reinforcement and public address \*
- \* radio paging for key personnel \*
- \* modern soundproof booths \*
- \* fast neat installations \*

Multitone Electronics Ltd. operating across Canada, has serviced several thousand Canadian conferences during the past 15 years.

for your total conference communications needs call: (416) 745-2000

**multitone**

à la première page du journal. Ce n'est pas le cas au Japon, où la grande exposition technologique de Tsukuba comportait un pavillon de la poésie. Par ignorance, nos sociétés occidentales considèrent la littérature comme une valeur marginale, décorative, superflue. La traductologie parfois victime d'un pragmatisme à courte vue n'est pas exempte de ce préjugé, y compris lorsqu'elle place la littérature sur un piédestal au panthéon des formes du discours, puisque c'est pour mieux l'écartier. En conséquence, la voix de Tophoven mérite doublement notre écoute : « Les règles de l'économie du monde occidental sont inapplicables aux œuvres de l'esprit. Toutefois, l'Occident peut-il se permettre longtemps de négliger des œuvres qu'on ne traduit pas sous prétexte qu'on ne les vendrait pas ? Les éditeurs, avec raison, veulent gagner de l'argent, mais ils sont rarement spécialistes. C'est donc aux traducteurs qu'il appartient plus que jamais de contribuer à l'évolution de la sensibilité littéraire. »

1. Europäisches Übersetzer-Kollegium Straelen, Mühlentstr. 10, D-4172 Straelen 1, R.F.A. Préféré par la création en 1978 d'une association, le Collège existe officiellement depuis 1985.

# Who was Krali Marko?



**Taboos, hints, folklore, history: these are but a few of the background elements which must be part of the literary translator's *bagage de connaissances***

by *Francine Giguère*

Literary translation offers particular challenges, and this is especially true with respect to the translation of exotic languages. Indeed, mastery of a foreign language (its grammar and vocabulary) and of translation techniques is a necessary but not a sufficient condition for literary translation.

Teachers of translation like to entertain their students with amusing anecdotes about problems encountered by translators. Like the one about the translator of Arabic who comes across a word that is difficult to translate. He finds a native speaker of Arabic who also knows English and asks him the meaning of the word. The native speaker says, "You know, there's quite a difference between written and spoken Arabic. That word can have a lot of different meanings. Let me read the sentence." He reads the sentence and says, "Hmm, I'm not absolutely sure. I'd have to read a bit more." He goes back and reads the paragraph and says, "Gee, it depends on what's described in the rest of the chapter." He sits down and reads attentively, then, "Aha! I'm pretty sure what it means now but..." Our native informant ends up reading the whole text before he is able to translate the word with certainty, or so the story goes. It is probably an exaggeration of the original story, but if the native speaker had to go through half of that, pity the poor translator!

Not only does this anecdote remind us that the word is not the basic unit of translation, it brings home the problem of polysemy and the importance of context, both written and cultural.



*The War Measures Act: how to translate some texts from French Canada without the knowledge of such a political background?*

Indeed, for a complete understanding of the literary text, the translator must have a knowledge, not only of what is **explicit** in the text at hand, but also of what is **implicit** — the cultural context that underlies the literary text.<sup>1</sup>

History, politics, folklore, symbols and other nonverbal aspects of life are part of what makes up the background of every literary text. Knowledge of these elements equips the translator to understand his or her text, in some cases to read between its lines, and thus to render an accurate translation. Whereas the Canadian who translates the literary works of his or her francophone compatriots is more or less familiar with the cultural context, greater efforts are required of the translator of exotic languages who must acquire a knowledge of the relevant cultural context prior to translating.

In order to translate the literature of French Canada the translator must have some knowledge of Canadian history. Can one conceive of translating a novel such as *Maryse* by Francine Noël, without some knowledge of the circumstances surrounding the invocation of the War Measures Act in

1970, of the *Révolution tranquille*, and of the historical tensions between francophones and anglophones in Quebec? Here, I will consider the cultural context necessary to the comprehension of Slavic literature with which I am familiar.

## **A Robin Hood figure from Bulgaria**

The translator who is well versed in Bulgarian would have an incomplete understanding of Bulgarian literature should he or she be ignorant of the fact that Bulgaria endured five centuries of Turkish rule. An awareness of this period of Bulgarian history permits one to place in perspective the frequent references to Turkey and the negative light in which Turkey and Turks are portrayed in many genres of Bulgarian literature. Furthermore, this period of its history is reflected in the folklore of Bulgaria. Semi-legendary heroes, the *haiduks* of Bulgarian folklore, protected the population against the Turks and retaliated for acts of violence. Allusions to Krali Marko, the Robin Hood figure of Bulgarian culture, are pervasive in the various genres of Bulgarian literature.

Francine Giguère developed an interest in foreign languages while travelling with her family throughout Western Europe as a child. She holds an M.A. in Russian and a Ph.D. in Slavic Linguistics. As a student she lived in both Bulgaria and the Soviet Union. She has taught Russian and Slavic Linguistics and is now a Montreal-based translator.



This and other folk heroes were kept alive in the popular imagination in complete cycles of epic tales. The tales are but part of a rich folk heritage that is imparted on Bulgarian children even today and that the translator of Bulgarian literature must be familiar with.

A familiarity with the political backdrop for a period of literature will often be important to the translator. While such knowledge may not be essential to grasp a given work of literature, it may indicate to the translator which period of literature is more likely to have produced works of greater literary interest. Ultimately, this can guide the translator in search of works that merit translation.

#### Fables to outwit the censor

Censorship is one aspect of political reality in many countries where the state controls literary production. At the same time as it places severe artistic restrictions on writers, censorship poses interesting challenges for the writer, and the knowledgeable translator will be attuned to the various devices employed by some authors in order to elude the censor's attention. For the existence of censorship does

not mean that works of literary merit are impossible. It does mean that certain literary forms such as the fable may be preferred over others. Orwell's *Animal Farm* (1945), although itself not written in such an environment, shows the type of work that might be produced.

The student of Russian literature is aware of the different forms of censorship that influenced the content and choice of literary genres, both in tsarist Russia and after the Bolshevik Revolution. Following the revolution, literature was seen by politicians as a means of educating the worker in the spirit of socialism. Thus, to understand Soviet literature, the translator should be aware of the principles of Socialist Realism (1932 to present), whereby literature must depict reality in an optimistic light and progressing toward communism, and in which emphasis is focused away from the individual and from negative aspects of reality. Yet the student of Russian literature also knows that there have been periods of relative artistic freedom. These periods of "thaw" yield interesting works of literature. Such is Solzhenitsyn's *One Day in the Life of Ivan Denisovich*, which was published in

the Soviet Union at the high point of the "thaw" (1953-1963) following the death of Stalin.

#### On the meaning of the colour red

Although some symbols are shared by many nations, many more are culture specific and, again, the translator must recognize them and understand their reference. In literature symbols serve to allude to taboo subjects, to hint at places, persons, events, etc. This is where the translator must be most adept at reading between the lines. Animals, birds, flowers, colours, shapes, are used as symbols. To give a few examples, in Russian culture the colour red has specific connotations which differ from those of other cultures; in Bulgarian literature, the crescent refers to the Turkish oppressor; the North American Indian symbol of peace is the peace-pipe. In a culture where the beaver is unknown, how does one render the expression "to beaver away"? The translator must decide whether to transliterate, paraphrase, explain, or replace such an expression by a functional equivalent.

#### To burp or not to burp

Nor should the importance of understanding nonverbal aspects of life such as gestures be minimized. A character in a Bulgarian novel will nod "no" and shake his head to say "yes". A burp after a good meal is rude in one culture but a polite gesture in another. A pat on the head is a mark of affection in one culture and an insult in another. It is part of the translator's job to correctly interpret and translate the gestures described in the literary text.

Literary critic, historian, folklorist, researcher and writer? The translator cannot be a specialist in all these areas, but it is clear that he or she must have a solid *bagage de connaissances* to bolster his or her knowledge of a language. The task of literary translators in particular is daunting, but it is not impossible. Inasmuch as they act as intermediaries between cultures, they perform an important function.

"The future depends on man's transcending the limits of individual cultures."<sup>2</sup>

1. On meaning and context, see Edward T. Hall, *Beyond Culture*, Anchor Books, New York, 1977, pp. 90-92.

2. Edward T. Hall, *Op. cit.*, p. 2.

# Translating Creative Non-fiction



*Traduction d'un essai ou essai de traduction... or endeavouring to clarify a puzzling expression which tries our readers in their attempts at translating ideas they strive to recreate in their essays*

par Robert Paquin

**Circuit:** *How does one translate creative non-fiction?*

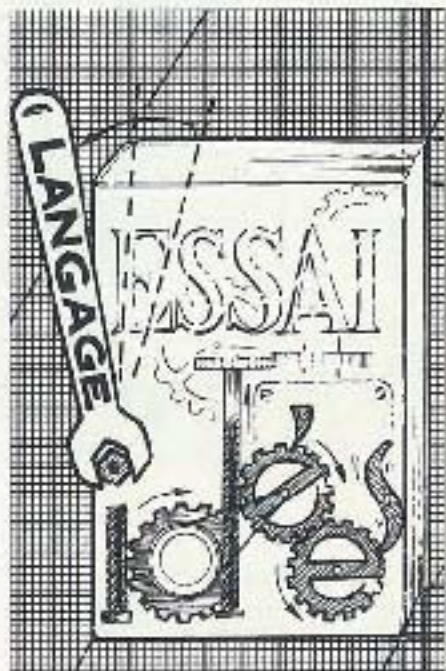
**Robert Paquin:** Voilà deux questions en une seule: d'abord comment traduit-on l'expression *creative non-fiction* en d'autres mots qu'est-ce que ça veut dire? et ensuite comment traduit-on les œuvres ainsi qualifiées?

L'expression anglaise est paradoxale: l'ouvrage en question est une œuvre de création, donc une invention, tout en n'étant pas fictive. Ce n'est pas un roman, un conte ou un récit, ni un poème, en vers ou en prose; ce n'est pas du théâtre non plus. On ne peut pas dire que c'est une étude scientifique, ce n'est pas un manuel non plus. Que reste-t-il? Du journalisme? Oui, mais ce n'est pas seulement une relation d'événements récents. Personnellement je dirais essai.

L'essai est un ouvrage de prose qui expose des idées, le plus souvent controversées. Si les thèmes que l'auteur cherche à développer étaient évidents, il n'aurait pas besoin de les mettre en mots. L'essayiste cherche à convaincre du bien-fondé d'une interprétation originale de la réalité, la sienne ou celle d'un penseur dont il expose les théories. Pour lui, à l'encontre du poète par exemple, le langage est uniquement un outil et non un objet de contemplation. Maintenant ne me demandez pas quelle est la différence entre l'expression anglaise *creative non-fiction* et le mot anglais *essay*.

**Circuit:** *(petit rire gêné) Well, and do these, hum, « essays » deal with different topics?*

**R.P.:** Sans vouloir être exhaustif, on peut dire qu'il y a des essais philosophiques ou religieux (c'est un peu la



même chose), des essais politiques ou sociologiques (encore un peu semblables), des essais critiques ou littéraires (ça c'est la même chose), il y a des biographies et des monographies (voir dictionnaire), et il y en a bien d'autres mais ce que tous ces essais ont en commun, en plus d'être admissibles à une subvention du Conseil des arts du Canada pour la traduction, c'est de se servir de la prose pour exposer des idées.

**Circuit:** *Getting back to my first question then, how does one translate creative non-fiction or, er, essays?*

**R.P.:** Pour traduire un essai, il faut tenir compte de l'aspect utilitaire du langage. Ce n'est pas par le style qu'il faut chercher à surprendre l'être humain (homme ou femme) qui lira l'essai en question, mais par le fond, par les idées. On se servira donc de clichés, de formules toutes faites que le

lecteur ne remarquera pas et qu'il n'aura même pas à se donner la peine de lire au complet pour deviner où l'auteur veut en venir. La lecture d'un essai ne devrait pas être un travail de déchiffrement ni de décodage, mais plutôt de réflexion. C'est-à-dire que le lecteur ne devrait pas être appelé à réfléchir à la façon dont les choses sont dites, mais à ce qui est dit.

**Circuit:** *I see, does that mean more research?*

**R.P.:** Pour traduire un essai, il faut beaucoup de recherches, plus que pour traduire un roman, un poème ou une pièce de théâtre, autant en fait que pour traduire un devis technique ou un contrat. La recherche est moins approfondie, mais le domaine de recherche est plus étendu et plus varié. Il faut retrouver le style approprié, lire d'autres essais portant sur des sujets connexes, pour que le lecteur se reconnaisse et retrouve les termes qu'il connaît.

Pour traduire la biographie du syndicaliste canadien Kent Rowley (c'était le mari de Madeleine Parent), je me suis servi du *Dictionnaire des relations de travail* de Dion, mais j'ai aussi consulté les documentalistes des centrales syndicales pour connaître le nom officiel (souvent mal traduit) des différents syndicats en cause, par exemple. De plus l'auteur de cette biographie, Rick Salutin, citait en anglais une décision de la cour supérieure, dont le texte original en français se trouvait au tribunal de Saint-Jérôme. Dans la même veine, je ne pouvais pas retraduire les passages de Descartes qu'Alan Hershovici (*Les droits des animaux? Remise en question*, Fides/Radio-Canada, 1986) expliquait dans son livre. Ni ignorer les traductions françaises des documents officiels cités, traductions parfois faibles... mais officielles! ■

## Boom or bust?

**F**or some time now, the general impression has been that Toronto is booming: there is plenty of growth and construction, the stock market continues to be bullish, investor confidence is high and consumer spending on the rise. The high level of activity, particularly in the private sector, has naturally led to an increase in the demand for translation services, particularly from English to French. It should not be forgotten, too, that over the last few years, there has been a significant increase in the number of major corporations making their headquarters in Toronto, and this trend does not seem to be on the decline. Many of these corporations have in-house translation departments which continue to handle a tremendous volume of work. Independent translators are benefitting from the high demand for translation from English to French, in particular those with specialist knowledge, considerable experience and an established client base.

Translation into French in the public sector is also booming with the Government of Ontario's recent adoption of Bill No. 8, making French services available in all areas where there is a sufficient population of Franco-Ontarians. For independent translators, this has meant an increase in contract work for the Provincial Government since the Translation Bureau and Departmental translation services are unable to handle the increased workload. However, competition is fierce and the number of available translators constantly increasing as immigrants from overseas and graduates from Quebec universities head for Toronto to find employment. In another recent development, TV Ontario adopted a policy of bilingualism and announced the introduction of a new *chaîne française*, thus confirming the growth of the French fact in Ontario where it is now commonplace to hear French spoken in the street and a mistake, in the



crowded subway, to imagine that nobody understands what you are saying.

The outlook for translators from French to English is unfortunately not so rosy. Demand is generally static and appears to be coming largely from the Provincial Government. Because of the low demand, there is a tendency for translators to undercut each other on rates, and some have been forced to diversify into related fields such as editing, proof-reading and type-setting. There is a feeling among some that the universities should recognize the lack of openings for newly qualified French to English translators in Ontario and teach other skills in their translation programmes.

For "foreign language" translators, i.e. those who translate from or into languages other than French or English, the situation is generally poor. Many are forced to find work in other fields to supplement their income from translation. Budget cuts at the Federal level have radically reduced the demand for technical translation from languages such as German and Italian, and this does not yet seem to

have been offset by the increased emphasis being placed on the promotion of Canadian, and in particular Ontario, goods and services abroad.<sup>1</sup> The only language in which there appears to be some difficulty in locating properly qualified translators is Japanese, despite the considerable increase in trade with this nation.

The news from Toronto, then, is both good and bad. Professional translators from English to French are without a doubt witnessing a significant increase in demand, while those working in other languages are in many cases having trouble making ends meet from translation in their specialties alone. It is only to be hoped that this situation does not tempt too many people to jump on the French bandwagon and impair the quality of translation emanating from Toronto. ■

Frances Cox

1. The Ontario Ministry of Industry, Trade and Technology recently published a directory entitled *How to do business in their language, A Directory of Interpreters and Translators in Ontario's 80: 1986/87*, in response to the needs of the Ontario business community.

# Globetrotting Interpreters Go for International Networking

**T**he strongest thread of thought tying together the components and participants of the international meeting of interpreters in Key Biscayne, Florida under the AIIC<sup>1</sup> banner last January seemed to be the very topical theme of **networking**. The global village concept was clearly present. While situations in our various regions may be quite different (i.e., fees charged, market conditions, economic environment, size of "grey market", etc.), the problems we eventually have to deal with tend to be essentially the same.

A few cases in point:

• In the late 1970's Canadian AIIC interpreters were the target of an anti-trust investigation. (AIIC's policy of fee-setting constituted a direct challenge to Canada's anti-combines legislation.) The charges of unduly restricting competition through price fixing were eventually dropped, though not until after a painful and gruelling preliminary enquiry.

The Canadian region emerged somewhat wiser from its encounter with the law and those of us who remember the skirmish could become valuable allies for other regions where similar anti-trust rumblings are being heard.

Clearly a case for networking!

• Another problem raised by colleagues from other regions concerns the VAT (value-added tax). The tax itself is not the real problem, even if it does slap a whopping 18% on top of interpreters' fees. What hurts is the fact that interpreters from outside do not add the VAT to their quotes for jobs in regions where VAT applies and are awarded contracts which should by all rights go to the *locals*. Canadian interpreters take heed! VAT is rumored to be on the move and due to hit these shores in one of its many forms and wearing one of its pseudonyms, "business transaction tax".

More networking!



De g. à dr. *Caro Leman, Montréal; Walter Keiser, Genève; Madeleine Giro, Paris; Robert Van Michel, Strasbourg; Jean-Daniel Katz, Genève; Irène Testa-Ferry, Paris.*

• Professional Conference Organizers (PCO) are enjoying boom years in Europe and there has emerged a sort of finely tuned PCO-interpreter *modus vivendi cum code of etiquette*.

Here in Canada PCO's are slowly coming of age and interpreters would do well to learn about the pros and cons of dealing through them. AIIC's code of ethics makes short work of the middleman, requiring that interpreters have a transparent contractual relationship with the conference convenor, i.e. that the convenor know the identity of each interpreter and the professional fee he receives for his work (to avoid abusive practices such as kick-backs and hold-backs, etc.).

The theory is simple enough but some North American PCO's as well as their mandators have resisted and will continue to resist compliance with this most fundamental of AIIC's principles.

The Europeans seem to have managed to steer a course through these waters. We can surely do some profitable networking here.

The list goes on — STQ and AIIO are in keen pursuit of the elusive "re-

served title". Australia has it, some European countries have had it within their grasp and have shied away from it. There are definitely pitfalls to any such system, many of which could be avoided through — that's right — networking!

Another wonderful subject: schools of interpretation. Such institutions are proliferating throughout the world at a dizzying pace. In fact, AIIC's committee on schools has already done an exceptional job of networking by developing an international guide to establishments offering courses in conference interpretation.

In short, it's not the subjects for networking that are lacking, nor the desire, the enthusiasm and the good will — it's basically a matter of *time*!

The Key Biscayne meeting was a source of great inspiration for many interpreters who will no doubt put their shoulders to the wheel and network with their counterparts in other lands.■

Eva Richter-Wilde

1. Association internationale des interprètes de conférences.

## Un départ

C'est le monde de la terminologie qui constatera le plus la disparition de Guy Rondeau, survenue en janvier dernier. La maladie, qui l'éloignait du mouvement quotidien et international, l'empêchait, ces dernières années, d'assurer — comme il y aspirait et comme il savait le faire — sa large part à la dynamique du milieu. L'homme avait adopté la planète et en avait fait son terrain d'opérations, allant avec facilité et détermination d'un continent à l'autre, d'un pays à l'autre soit pour participer à l'affirmation universelle de la terminologie, pour en organiser une des manifestations ou encore pour réaliser quelque vaste projet de recherche.

Guy Rondeau avait la passion de l'action, une passion qui se traduisait par une omniprésence et une capacité de réalisation qui en laissaient plus d'un perplexe.

Professeur titulaire de terminologie à l'Université Laval de 1978 jusqu'à son décès, il a su, durant cette courte période, y structurer l'enseignement de la discipline jusqu'à la consacrer par le diplôme de 3<sup>e</sup> cycle — celui de doctorat en linguistique. Il a su regrouper autour de lui bon nombre d'élèves et conduire à une reconnaissance effective le Groupe interdisciplinaire de recherche scientifique et appliquée en terminologie (GIRSTERM), qu'il avait d'ailleurs fondé.



Guy Rondeau

C'est également lui qu'on retrouve aux origines de TERMIA (Association internationale de terminologie). C'est lui qui, secrétaire ou président, mène activement les travaux du Comité consultatif canadien de l'ISO/TC 37 et qui, membre — depuis les débuts — de la Commission de terminologie de l'Office de la langue française, ne cesse d'appliquer son intelligence et son puissant esprit de synthèse aux réflexions et aux activités du groupe.

L'intérêt qu'il vouait à la linguistique l'avait entre autres, et déjà en 1966, dirigé vers la recherche en traduction automatique. Le talent de pédagogue et de communicateur qui était le sien ne l'a que plus profondément confirmé dans son dernier domaine d'action, la terminologie. Sa vocation de chercheur et d'auteur, qu'il ne négligeait jamais, a produit une pensée et une œuvre qui, sans conteste, resteront ■

N.K.



Service de Traitement des Données

**SATURNUS** Ltd/Ltée

True Data Services

1176 Place Phillips Suite 203 Montréal Québec  
H3B 3C8 (514) 861-3488

### Transfert des Données et Conversion des Documents

Les données peuvent se transférer entre carte 80-coils, bande magnétique et tous les formats de disquette suivants:

**AES, MICOM, WANG, TRS-80, CP/M, MS-DOS,  
APPLE, IBM PC, 3740, Displaywriter,  
MACINTOSH, XEROX, etc...**



Pour de plus amples informations: (514) 861-3488

## Chasseurs de papillons

Un lexicographe bilingue doit être bien vaillant ou bien téméraire, me suis-je dit, pour venir ainsi prêter le flanc à la critique devant les traducteurs estéclois, qui sont vraisemblablement parmi les plus fidèles et les plus fréquents utilisateurs de dictionnaires anglais-français, français-anglais, et assurément parmi les lecteurs les plus avertis. (D'ailleurs, ils n'ont pas manqué de le manifester quand il s'est agi de discuter sous quelles vedettes avaient été consignées certaines expressions idiomatiques.) C'est cependant avec beaucoup d'enthousiasme et d'intelligence que le lexicographe Alain Duval, de la maison Robert, a parlé de la nouvelle édition du *Robert & Collins*, à l'occasion du tout dernier déjeuner-causerie de la STQ.

M. Duval, dont la loquacité pourrait être proverbiale, a su nous livrer dans un temps record l'essentiel de la démarche et de la méthodologie qui ont été suivies, précisant en quoi elles étaient distinctes de celles des traducteurs — notamment le cadre rigide et la neutralité nécessaire du dictionnaire —, et quels écueils pouvaient guetter les lexicographes, ces « chasseurs de papillons ». Deux langues : l'une française, l'autre anglaise ; essentiellement trois idiomes : GB, US et France ; des helvétismes et belgicisms sporadiques (et, j'imagine, de rares canadianismes, surtout anglais, dont il n'a pas parlé) ; et une foule de divergences entre les nomenclatures, les cultures et les réalités respectives. Chaque unité de traduction a aussi été abordée du point de vue de la dénotation, de la connotation, de l'extension ou de la compréhension que l'interlocuteur ou le lecteur peut en avoir, entre autres critères.

Si l'on a pu parfois reprocher quelque chose au *Robert & Collins*, cela a été ses carences en « nord-américanismes ». Or, un dépouillement systématique de périodiques et journaux américains pendant quatre ans et une collaboration plus suivie d'américanophones ou -philes seraient venus remédier en partie à la situation. L'ouvrage n'en reste pas moins essentielle-



De g. à dr. Alain Duval, directeur de collections bilingues aux éditions Dictionnaires Le Robert; Jean-Claude Choul; Deirdre A. Mark du conseil de la STQ.

ment britannique et hexagonal, ce qui n'est pas inhabituel dans le métier ni inintéressant, mais, avouons-le, cela reste moins pertinent pour nous, Canadiens, qui faisons grande consommation de mots d'outre-45° parallèle.

Une chose reste certaine : les spé-

cimens que M. Duval et ses collaborateurs ont capturés dans leurs filets et répertoriés dans leur catalogue seront sûrement très goûtés des traducteurs, grands amateurs de papillons s'il en est. ■

Sylvain Caillé

## Pour mémoire

Fédération internationale des traducteurs — XI<sup>e</sup> Congrès mondial, *La traduction, notre avenir*, 24-27 août, Maastricht (Pays-Bas). Congrès statutaire du 20 au 22, réservé aux délégués, réunion des comités FIT le 23. Secrétariat: BP. 8, 6200 AA Maastricht, Pays-Bas — Tél.: (0)43-219946, poste 57 Documentation disponible au Secrétariat du Conseil des traducteurs et interprètes du Canada, Bureau 640, 1010, rue Sainte-Catherine Oues., Montréal (Québec) — Tél.: (514) 861-1783

\*\*\*

Conseil des traducteurs et interprètes du Canada — 1<sup>er</sup> Congrès,

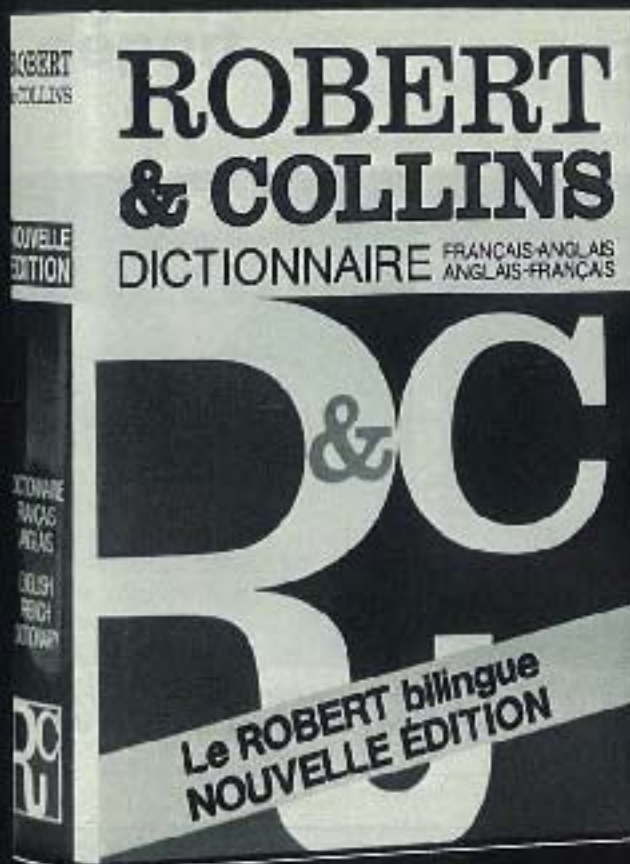
*Une profession au service d'un pays*, 29, 30 et 31 octobre, Ottawa (Ontario)

\*\*\*

American Translators Association — Congrès annuel, Albuquerque (Nouveau-Mexique, USA) octobre

\*\*\*

International Information Centre for Terminology (INFOTERM) — *International Congress on Terminology and Knowledge Engineering*, under the patronage of Unesco, September 29 — October 1, Trier. Secrétariat: Udo Glesius, Universität Trier, Postfach 3825, D-5500 Trier, West Germany



## **l'outil de la communication**

**Nouveauté: une grammaire active, placée en fin d'ouvrage, regroupe des milliers de structures syntaxiques selon la fonction qu'elles accomplissent dans la communication.**

**La conjugaison des verbes anglais et français.**

**Plus de 15 niveaux de langue: littéraire, argotique, dialectal, archaïque, humoristique...**

**L'inventaire des abréviations et sigles indispensables à la compréhension de la presse contemporaine et des néologismes qui rendent compte de l'évolution du monde d'aujourd'hui.**

**Un recensement très complet des noms propres: pays, lieux géographiques, événements historiques, prénoms, œuvres, personnages célèbres...**

**Un abondant vocabulaire de spécialité couvrant les technologies nouvelles et les disciplines de pointe: informatique, économie, biologie, espace, télécommunications...**

**Le traitement en profondeur des américanimes.**

**Près de 500 000 traductions.**

**Chaque mot difficile reçoit des équivalents variés couvrant tous les sens et tous les emplois.**

**Les variantes entre l'usage britannique et l'usage américain sont indiquées.**

**Plus de 110 000 locutions: proverbes, expressions figurées, phrases de la conversation courante....**

**Plus de 35 000 composés: les mots complexes, formés de plusieurs éléments, sont clairement regroupés en fin d'article.**

**Une consultation agréable.**

**La typographie permet de distinguer nettement les différentes parties de l'article (le mot, la phonétique, les explications, les locutions, les traductions).**

**L'article est clairement structuré et paragraphé.**

**La transcription phonétique de tous les mots selon les règles de l'Association phonétique internationale.**

**En vente  
en librairie 34,95\$**

## Jurez, jurez, il en restera toujours quelque chose

**Pour qui tente de faire consciencieusement de la traduction, il n'est certes pas possible d'ignorer les sacres et jurons qui lui sautent au nez au fil des pages de nombre de livres**

par Suzanne Mineau

En 1974, l'auteur du *Livre des sacres et blasphèmes québécois* déclarait : « Actuellement, nous croyons que le sacre fait partie de ces choses mal définies mais fortement présentes que nous devons rejeter ou protéger mais certainement pas ignorer surtout hypocritement. »<sup>1</sup>

Parce que Québécois francophones et Nord-Américains anglophones ont l'habitude d'invoquer le Seigneur à la moindre contrariété, j'ai longtemps cru que les traducteurs et traductrices d'ici pouvaient facilement trouver dans leur terminologie respective des équivalences quasi parfaites. Une anecdote racontée par Sheila Fischman lors du récent congrès de l'Association des traducteurs littéraires m'a démontré que le problème n'est pas si simple.

Elle avait traduit cette phrase du *Matoa* d'Yves Beauchemin : « Maudit hiver ce calice! » par « Goddam fucking winter! »; son éditeur lui a reproché d'avoir traduit « une image poétique » par une « expression grossière ». En 1970, cette même traductrice avait écrit à propos des sacres dans l'avant-propos de sa traduction de *La guerre, yes Sir!* de Roch Carrier : « These words... have the same emotional force as some of the Anglo-Saxon expletives. To translate them thus, however, would have been to distort the values of the people who use them; on the other hand, literal translations would have been at best perplexing, more often simply absurd. »<sup>2</sup> La traductrice avait donc résolu le problème en laissant tous les blasphèmes en français dans sa traduc-

tion anglaise. C'est une solution qui, à mon avis, peut rendre la lecture d'un livre traduit assez laborieuse.

Cette difficulté de traduire jurons et sacres vient du fait qu'il n'y a pas de mots plus fortement chargés d'un vécu culturel que ceux-là. Gardons-nous de tout jugement moral et essayons de voir comment les traduire.

Cette question est liée à une autre : « Pour qui les traduit-on? » Au Québec, nous traduisons d'abord pour nos compatriotes francophones, tout en gardant vaguement l'espoir que notre traduction franchira vaillamment l'océan pour atteindre toutes les francophonies du globe. Qui dit autres francophones dit autres cultures, et ces gens-là pourraient fort bien se scandaliser de jurons issus tout droit de la panoplie religieuse et considérer comme sacrilège notre abondante terminologie dans le domaine.

Je me suis amusée à regarder comment le problème avait été résolu jusqu'à maintenant par les traducteurs et traductrices du Québec. Ma recherche m'a appris qu'il existe trois méthodes.

Je donne à la première le nom de « méthode du blanchissage », par analogie à cette façon qu'ont les financiers crapuleux de réinvestir dans des entreprises honorables l'argent acquis frauduleusement. La recette est simple et m'a semblé abondamment utilisée. Comme à la buanderie, il s'agit de faire de petites piles avec les mots qui pourraient déteindre sur le bon ton du récit. Dans un tas, on empile les « damn », « hell », « fuck » et variantes; dans l'autre, les « Christ », « chrisake », « christy hell », « bleeding Christ » et compagnie. On choisit pour le premier groupe « pour l'amour du ciel » et pour le deuxième « mon Dieu! », et c'est parti! Tout est dans le rythme, dans l'art de saupoudrer adroitement une expression ou l'autre. Je trouve personnellement le résultat assez fade, comme ces restaurants où le cuisinier utilise toujours la même sauce, quel que soit le plat.



La seconde méthode, je l'appelle «celle des autres». Je l'ai retrouvée dans une traduction de Margaret Laurence publiée ici. Sa première manifestation, c'était «Christ! am I ever beat» traduit par «La vache, qu'est-ce que je suis fatigué». C'est là une vache qui ne fréquente pas mes pâturages culturels. J'ai poursuivi ma recherche et je me suis aperçue que la zoologie tenait une grande place dans ces jurons venus d'ailleurs (vache, vachement, peau de vache, vieille bique, fumier, merde, nom d'un chien). J'ai beau aimer les animaux, j'aime encore plus Margaret Laurence et il m'a semblé que ses personnages en changeant de langue avaient aussi changé de visage et s'étaient éloignés de moi.

La troisième méthode, je l'appellerai «La méthode de l'affirmation nationale». Elle consiste à puiser allègrement dans les «calice», «calvaire», «tabernacle», «hostie» d'ici et leurs centaines de variantes. Je ne prétends pas avoir fait une recherche exhaustive, mais je n'ai trouvé personne qui privilégiait carrément cette méthode. (J'entends d'ici les «ouïs» de soulagement de certains.)

Puisque la raison de notre retenue est de ne pas choquer ou scandaliser les lecteurs d'ailleurs, que nous espérons toujours atteindre un jour, je suis allée jeter un coup d'œil sur la façon dont nos collègues de France traduisent les abondants jurons de certains auteurs américains. À mon tour d'être choquée. Ils utilisent tout ce que je qualifierais de «méthode anatomique», et c'est une anatomie réduite à son plus simple appareil. Comme par hasard, c'est surtout la femme qui fait les frais de cette méthode. Quand je vous disais que nous touchons à un phénomène profondément culturel!

Je reviens à mon point de départ. Que faut-il faire? S'implanter culturellement dans la langue d'ici comme si nos traductions ne devaient jamais voyager? Ou encore choisir les termes bien «lessivés» du Harraps? À chacun de décider.

Il existe une dernière méthode, celle «de l'autriche». Elle consiste à ne jamais accepter un livre où le moindre sacré pointerait le nez, à se spécialiser dans les livres de piété et à hausser les épaules devant ces interrogations en reprenant cette réplique d'*Autant en emporte le vent* (qui représente pour moi la fausse note par excellence): «My dear, I don't give a damn!»; «Ma chère, c'est le cadet de mes soucis!»■

1 Charest, Gilles, *Le livre des sacrés et bisphèmes québécois*, éditions L'Autre, 1970, p. 121  
2 Roch Carrier, *La guerre, yes Sir!*, Anansi, 1970.

## En informatique, le français peut-il avoir du génie ?

par Michel Vallée et Claude Bédard

**E**n informatique, le français parle classiquement à la remorque de l'américain. On a trop souvent l'impression que dans ce domaine, notre langue ne sait que transposer avec plus ou moins de bonheur des concepts et des mots issus d'ailleurs.



Le français ne peut-il offrir plus? Il est permis de croire que oui, si on regarde du côté de la presse informatique actuelle. Dans cet article, nous parlerons de *Science & Vie Micro* (SVM), mensuel grand public qui démontre qu'on peut parler d'informatique en français de façon vivante et colorée, tout en respectant l'esprit de la langue.

La recette: rédaction particulièrement soignée et créativité, mais aussi un peu d'audace. Le résultat apparaît comme une véritable bouffée d'air frais. On sent que, le premier choc passé, le français est en train de reprendre ses droits et cesse d'être une «langue de traduction».

### De la créativité

Puisqu'on parle d'ordinateur, voyons comment les rédacteurs de SVM s'y prennent pour le décrire, parfois avec une certaine fantaisie. On parle ici de sa *carrosserie*, bien sûr, c'est-à-dire de son *carter*, de sa *coque*, voire de son *caréage* externe. On

compare la *caisse* en plastique de celui-ci, d'un gris clair sobre, à la jolie *robe* en deux tons de gris de celui-là. Un autre est *habillé d'un boîtier gris souris assez élégant*.

Le clavier n'est pas en reste: *coque antichoc granitée* «Apple beige»; *frappe onctueuse et fiable*; *frappe peu franche*; *clavier ramassé au maximum*; touches de déplacement du curseur trop ramassées et trop excentrées.

Puisque tout se passe à l'écran, parlons de la *dynamique d'écrans*. Tel programme peut fonctionner *plein écran* ou en *multifenêtres* (ce dernier mode est appelé *multifenêtrage*) Tel autre, en plus d'offrir le *fenêtrage dynamique*, comporte une *barre de menus déroulants*. On peut avoir un programme d'animation qui permet des effets plus *coulés*. Il y a bien sûr toute la panoplie des *icônes*, *ascenseurs* et autres *traces*, qui étendent de plus en plus leur territoire. Les programmes graphiques ne sont pas oubliés: *palette de couleurs étendue*, *représentation en camembert*, *mode loupe*, *définition d'une trame de coloriage*, *habillage d'une image, peindre à rayures* et en *écossais*.

Autres originalités: des lecteurs qui *restreignent l'accès* à certains logiciels; le *champ magnétique* ( ) peut *léser les disquettes*; *l'impression paysage*, c'est-à-dire en prenant la feuille dans le sens horizontal, ou encore *imprimer à l'italienne*, c'est-à-dire dans le sens de la longueur du papier.

### Des variantes récentes

Quelques variantes sur des aires connus: *pseudo-disquette* (disquette virtuelle), *pavé numérique* (clavier), *diode lumineuse* (électroluminescente), lancement d'un nouveau *titre* (logiciel). Par ailleurs, les rédacteurs de SVM parlent de moins en moins d'*unités de disquettes* et de plus en plus de *lecteurs* (même si ce dispositif assure aussi bien l'écriture que la lecture des données). Pour revenir aux diodes, on parle parfois de *témoins de verrouillage* pour désigner les diodes qui aident à repérer les touches *Caps Lock* et *Num Lock*.

### Des dérivés proliférants

On constate qu'en informatique, comme dans les autres domaines techniques d'ailleurs, le français fait largement appel à la dérivation, la palme allant évidemment au suffixe *-able*: clavier *redéfinissable*, interface *paramétrable*, disques durs *intégrables*, fenêtres *redimensionnables*, tête d'impression *jetable*, interface *transportable*, couleurs *mixables*, programmes *relogables* *pavé numérique verrouillable*, imprimante *connectable*, etc. Certains substantifs sont issus du même moule, comme *transportabilité* et *interchangeabilité*. Face à l'avalanche de mots en *-ing*, on a recouru au « cru » des *-age*: *intertaxage*, *multicoionnage*, *antipiratage*, *plantage* (pour dire qu'un logiciel « se plante » !), *chainage* de programmes.

### Des ellipses

SVM s'inscrit dans la tradition de la langue informatique, qui depuis longtemps (sous l'influence de l'anglais ?) recourt allègrement à l'ellipse: *prise casque*, *sortie secteur*, *prise moniteur*, *taille mémoire*, *organisation mémoire*, *faire fonctionner plein écran* *une matricielle*. On va plus loin pour parler d'une base de données *distante*...

### De la « digestion directe » de l'anglais

Bien sûr, l'influence de l'anglais est perceptible à divers degrés dans beaucoup de ces exemples. De nombreux calques ont aussi droit de cité dans les pages de SVM. On y retrouve couramment des termes comme *port*, *émulation*, *supporter*, *maintenances sur site*, *carte mère*, *auto-test*, *procédure*, *prix attractif*. Le *bogue* (mot féminin dans beaucoup de publications, mais masculin chez SVM) est largement admis, avec ses dérivés (*les logiciels les mieux débogués se plantent inévitablement*). Souhaitons qu'on prenne de plus en plus plaisir à la digestion orthographique par le biais de la phonétique, si allègrement pratiquée par nos ancêtres (paquebot, redingote...). Par ailleurs, l'inoffensif *bip* donne naissance au *bipeur*... Quand on parle de manipulations à l'aide d'une souris, il est question de *clac* et de *double clac*, et on lance telle opération en *cliquant* à tel endroit d'une fenêtre...

Certains termes, trop récents, n'ont pas encore été digérés; on se contente alors de citer la forme anglaise, comme *freeware*, ou de proposer un terme-périphrase, comme *motif graphique programmable* pour *sprite*. (Mais la créa-

tion fait son œuvre; ainsi, pour *sprite*, d'autres auteurs proposent *lutin*.)

### Quand l'usage se met à l'aise

Après ce bref tour d'horizon de l'univers informatique selon SVM, est-il possible de dégager une tendance en terminologie de l'informatique? En gros, on peut parler d'une recherche de termes moins « carrés », plus coulants, une démarche qui vise le juste milieu entre une terminologie officielle un peu trop « polie » (quand elle

existe) et une autre trop inféodée à l'anglais. On arrondit les angles, on ne craint pas l'audace pour se sentir un peu plus chez soi. On sent toujours l'anglais en coulisse, mais le français occupe plus authentiquement la scène. Et on sent que, oui, notre langue possède toutes les ressources pour « avoir du génie », même en informatique, si on veut bien y mettre un peu du nôtre. ■

1. Tous les exemples cités sont extraits des numéros 15 à 30 de SVM.

## Quelques glanures pointues

par Robert Dubuc

La Silicon Valley en Californie est devenue un objet de convoitise pour nos cousins de France qui ne jurent plus que par la *high tech* et le *think tank*. Mais dans l'air pollué des néologismes empruntés, les mécanismes d'autoépuration sont à l'œuvre.

Constatons-en les effets.

Le Grand Robert nous apprend que *high tech* désigne la technologie de pointe. Il faut se réjouir de trouver dans une revue, pourtant accueillante aux anglicismes de toute farine, l'usage de l'abréviation H.T. et de l'expression *haute technologie*<sup>1</sup>, comme intitulé de la rubrique des annonces d'emplois réservées à ce secteur. On peut peut-être trouver que l'équivalent proposé manque d'imagination. Mais il se décode bien et surtout il nous délivre d'un *high tech* bien indigeste.

Si l'on veut sonder la créativité morphologique de nos partenaires européens, il faut peut-être se tourner vers les *technopoles*<sup>2</sup>, dont l'illustration la plus vivante nous est donnée par Sophia Antipolis. La technopole, c'est une ville de technologie, comme on a des villes d'eau... pourquoi pas? Le grec ancien cette fois est mis à contribution pour désigner ce qui se veut la réponse française à la Silicon Valley. La technopole cherche à conjuguer les ressources de la recherche et de ses applications avec celles de l'industrie. Vive donc les technopoles puisque technopoles il y a, et saluons au passage l'adjectif dérivé *technopolitain*<sup>3</sup> pour désigner ce qui est relatif à une technopole.

Comme l'être humain se plaît dans la complexité, on ne pouvait se contenter de ce « technopole ». On lui a adjoint un homonyme en prenant soin de le changer de genre. À côté de la technopole, on trouve le *technopôle*<sup>4</sup>. Un pôle étant, entre autres choses, un centre d'attraction, vous voyez d'ici ce que peut être un technopôle. Par exemple, Orléans se vante d'avoir un technopôle de 400 hectares. À ce qu'il semble, un technopôle est un centre d'attraction de la technologie dans une ville ordinaire, tandis que la technopole est une ville entière consacrée à la technologie.

Dans les deux cas, ces structures doivent pouvoir compter sur des *think tanks*. La réalité n'est pas nouvelle: une fiche de Radio-Canada<sup>5</sup> a traité de cette question en 1972. Ce qui est nouveau, ce sont les expressions *réservoir de cerveaux* et *usine à cerveaux*<sup>6</sup> relevées récemment pour désigner un regroupement de grands cerveaux qui étudient des problèmes et leur trouvent des solutions. Bien sûr, *réservoir de cerveaux* sent son calque, mais la figure passe, en français comme en anglais. Si l'on me permettait une opinion, je ferais part de mon appréhension à l'égard d'« usine à cerveaux » qui évoque trop à mes yeux le péril de la robotisation de l'esprit. Il faut garder au moins les illusions de l'humanisme! ■

1. L'Usine Nouvelle, Paris, CEP Industrie, 1986, n° 49, p. 172.

2. *Ibidem* 1986, n° 45, p. 92.

3. *Ibidem* 1986, n° 45, p. 85.

4. *Ibidem* 1986, n° 45, p. 81.

5. C'est-à-dire, fiche 312, 1972, *think tank*.

6. L'Usine Nouvelle, 1986, n° 60, p. 30.

## Vos données sont-elles vraiment protégées ?

**Pour certains, une leçon ne porte fruit que s'ils l'apprennent à leurs dépens. Ne faites pas comme eux : profitez de ces quelques sages conseils, pendant qu'il en est encore temps...**

**D**epuis le grand incendie de la bibliothèque d'Alexandrie, en 47 av. J.-C., l'être humain aurait dû apprendre que les trésors de la civilisation ne sont pas indestructibles. L'informatique est arrivée, et la leçon ne semble pas encore avoir servi. L'autre jour, un ami traducteur m'appelle à son secours. D'une voix blanche, il m'annonce que son ordinateur avait « planté » au cours d'une opération d'enregistrement. Cet accident, le pire qui puisse arriver en informatique, ne pardonne pas. En une fraction de seconde, le document qu'il avait créé de peine et de misère (43 pages) s'est transformé en un monstre que l'ordinateur refusa tout net de reconnaître : impossible de le rouvrir pour voir ce qu'il contenait pour l'imprimer.

Que s'est-il passé ? Pour le savoir, il faut se rappeler qu'un ordinateur est une machine à qui on a appris à reconnaître la présence ou l'absence d'un courant électrique. Enlevez-lui ne serait-ce qu'un iota de cette information, et le voilà incapable de fonctionner.

Pour cette raison, vous ne devez jamais faire aveuglément confiance à votre ordinateur. N'allez pas croire pour autant qu'une épée de Damoclès soit constamment suspendue au-dessus de votre tête d'utilisateur. Il y a moyen de s'armer afin de se défendre contre la bête.

### Faites des copies de sécurité !

La première solution consiste à toujours, toujours faire des copies de sécurité du document auquel on travaille, peu importe la longueur de ce dernier. En outre, cette copie de sécurité ne doit pas se trouver sur le même support que votre document original. La raison en est bien simple : si votre disquette subit un accident irréparable, vous pourrez au moins vous rabattre sur une disquette fraîche.



Pourquoi jouer avec le feu ? Protégez vos données avant d'avoir à vous arracher les cheveux.

Personnellement, je copie tous mes documents deux fois par jour : juste avant l'heure du lunch et à la fin de la journée de travail. En outre, je fais une deuxième copie de sécurité de chacun de mes documents : cette autre copie, je l'entrepose à l'extérieur de mon lieu de travail (c'est ce que certains informaticiens appellent une « copie hors-site »).

Bref, je dispose toujours de trois exemplaires de tout document : la version en cours, la version portant la date de la dernière copie de sécurité et celle remontant à la dernière opé-

ration de copie hors-site. Il suffit, pour m'y retrouver, de numérotter mes disquettes et de porter l'information sur la version papier des textes à traduire. Pour éviter de m'embrouiller dans mes disquettes hors-site, j'utilise un système de rotation relativement simple (la dernière copie remplace l'avant-dernière, qui elle-même sera remplacée par celle qui vient d'être réalisée).

Mais pourquoi une copie hors-site, vous demanderez-vous ? Est-ce qu'il vaut vraiment la peine d'exécuter quotidiennement cette opération et

d'aller porter la disquette dans un autre endroit ? Allez poser la question à ceux qui ont perdu des années de travail à la suite de l'incendie qui a dévasté une partie des bureaux du complexe Alexis-Nihon. La première copie de sécurité ne sert qu'à vous dépanner si jamais le document original se trouvait endommagé. Elle ne vous sera d'aucun secours si elle brûle en même temps que l'autre ou si on vous vole toutes vos disquettes !

Vous utilisez un disque dur ? Faites une copie de sécurité sur votre disque principal et, à la fin de la journée, faites une copie sur deux disquettes, dont l'une sera entreposée ailleurs que dans votre lieu de travail. Sachez également qu'il existe des appareils capables de réaliser, sur bande magnétique, une copie entière de votre disque dur. Ces appareils sont toutefois relativement coûteux et vous n'en avez probablement pas besoin : la plupart des traducteurs traitent des documents dont la durée de vie est plutôt brève.

Si vous êtes terminologue, la situation est toutefois bien différente puisque vous vous servez toujours du même fichier. Les principes et les méthodes exposés plus haut valent donc encore plus.

Comment s'y prendre pour réaliser une copie de sécurité ? La méthode est tout ce qu'il y a de plus simple : au moment que vous avez choisi, vous enregistrez votre document selon la méthode habituelle. Ensuite, vous le réenregistrez sur une autre disquette, en lui donnant un autre nom (« Copie de N », par exemple). Il ne vous reste plus qu'à revenir à votre document original et à poursuivre votre travail. Certains programmes évolués vous permettent d'automatiser cette opération (au moment d'enregistrer, vous choisissez l'option « copie de sécurité » et vous obtenez aussitôt deux ver-

sions de votre document). Cet automatisme vous force cependant à faire votre copie sur la disquette où se trouve l'original, ce qui contrevient au principe des disquettes séparées.

#### Enregistrez souvent !

La deuxième précaution à prendre est encore plus simple : pendant une séance de travail, enregistrez votre document dès que vous avez procédé à un changement significatif. Vous serez plus encouragé à le faire si votre programme de traitement de texte ne met pas de longues minutes à procéder à l'enregistrement. Certains programmes mis récemment sur le marché ont recours à des astuces très habiles afin d'accélérer cette opération.

L'autre avantage de cette amélioration, c'est qu'en réduisant les délais d'enregistrement, on diminue également les risques d'accident pendant que l'ordinateur remet votre document à jour.

D'autres programmes sont capables d'enregistrer automatiquement votre document à intervalle préalablement déterminé par vous. Si votre logiciel est muni de cette fonction, profitez-en à fond. Ne choisissez pas cependant de trop longs intervalles (10 minutes représente une bonne moyenne).

Il est bon de savoir également que certains programmes peuvent, en cas d'incident (panne de courant ou autre), procéder automatiquement à l'enregistrement partiel du document. De cette manière vous pouvez, avec un utilitaire approprié, accéder au document endommagé et reconstruire une bonne partie de ce dernier. Fiez-vous toutefois à l'expérience de ceux qui sont passés par là : mieux vaut faire des copies de sécurité que de jouer les apprentis informaticiens. ■

P.M.

## Ça va faire du bruit

**S**imple, mais encore fallait-il y penser : si vous devez effectuer une correction d'épreuves particulièrement fastidieuse (ne le sont-elles pas toutes ?) et que vous avez mal aux yeux à force de passer de votre texte original à la version typographiée, il existe une solution. Enregistrez votre texte original sur magnétophone, puis écoutez-vous pendant que vous contrôlez

le texte imprimé. De cette manière, vous gagnerez beaucoup de temps et vous serez sûr de ne rien oublier.

Cette solution ingénieuse provient d'un magazine américain qui se spécialise dans la publication de programmes informatiques à retaper par l'utilisateur. ■

P.M.



Irmgard Klucaric  
Rés.: 625-5261  
Bur.: 382-2972

**TEXT EXPERT**  
SERVICE DE TRAITEMENT DE TEXTES ENR.

Cueillette - livraison - photocopie

**Les mots**  
cabinet de langage

Julie Descagné  
3485, av. Évangéline, n° 22, Montréal H3S 1W8 - tél.: 342-6394



**Frenette, Boulanger, Lefebvre  
& associés**

550, rue Sherbrooke ouest, bureau 900  
Montréal (Québec) H3A 1B9

- Traduction
- Terminologie
- Communications

Tél.: (514) 842-4437



(514) 465-9373

558, Notre-Dame  
Saint-Lambert, Québec  
J4P 2K7

yves gosselin



Josée Ouellet Simard (514) 663-8448

Traduction spécialisée  
en administration

458, rue de Guyenne  
Laval-des-Rapides  
H7N 4J3

YVETTE GRIGRI

TEL.: (514) 735-5088



**TEXTO LASER**

SERVICE DE TRAITEMENT DE TEXTE  
ET D'IMPRESSION AU LASER

4472 BOULEVARD EDOUARD-MONTPÉTIET  
MONTRÉAL (QUÉBEC) H3T 1L2

**IBM**

**bip...**

**Pour mieux s'entendre**

Services complets  
d'interprétation de conférence  
au Canada et à l'étranger

Bureau des Interprètes  
Professionnels  
Co-Membre Consultants

1405, rue Bishop  
Bureau 100  
Montréal (Québec)  
Canada H3G 2E5  
(514) 843-6181  
Téléc: 050 61296

Patrick Dyke  
Caro Lemzi  
Eva Richter-Wilke  
Tausi Saha

(AIC-170)



**Librairie Campus**

3762, rue Masson  
Montréal, H1X 1S6

Alain Morand

729-3300

*La librairie Campus... votre livre-service!*

**Pierre Marchand**  
traducteur-rédacteur

1754, rue Wolfe  
Montréal (Québec)

H2L 3J8

(514) 523-4895



L'Association des traducteurs littéraires publie un *Bulletin d'information* à l'intention de ses membres. Dans le numéro de décembre 1986: «Droit de prêt public» (la redevance accordée aux traducteurs semble remise en cause), les dangers du libre-échange (dans le domaine culturel), un relevé de traductions en cours de publication et l'annonce d'une recherche bibliographique portant sur les études critiques de traductions littéraires. (ATL, 1030, rue Cherrier, bureau 510, Montréal H2L 1H9.)

*INFORMATIO* (15, 6 et 7) présente entre autres un compte rendu du congrès des traducteurs ontariens (octobre 1986), un rapport sur les activités du Comité de la reconnaissance professionnelle (les espoirs naissent) et un article, «Getting the Goods on Translation Contracts», contenant des renseignements intéressants sur la sous-traitance au Bureau des traductions: en 1985-86, 284 traducteurs pigistes se sont partagé 6,5 millions de dollars au tarif moyen de 15 cents le mot.

Le *Bulletin de l'A.T.L.S.* (4, 2) contient de nombreuses informations pour les traducteurs de Saskatchewan. On y parle notamment des interprètes en langage visuel, de tarif et de pratiques professionnelles, et d'un

projet de «centre de ressources» qui permettrait l'échange d'outils de travail entre membres de l'Association.

Dans son éditorial, le *Bulletin de la C.T.L.N.B.* (7, 3) pose la question: «Comment freiner l'invasion?» (La grande majorité des traducteurs qui exercent au Nouveau-Brunswick ne sont pas originaires de cette province; les diplômés de l'Université de Moncton sont-ils préparés pour le marché du travail?). «The Translator's Lot, Is it a Happy One?» répond à plusieurs articles parus récemment dans le *Bulletin* sur le sort peu enviable des traducteurs. Qui est fautif? L'auteur, le réviseur, le client... ou le traducteur?

En parcourant *The ATA Chronicle* (XVI, 1 et 2) on apprend que l'*American Translators Association* compte maintenant 2 600 membres (+ 11% en un an) et a un budget de 131 000 \$. L'ATA vient de lancer une collection de monographies dont le premier volume s'intitule *Translation Excellence: Assessment, Achievement, Maintenance*.

Dans *The Jerome Quarterly* (2, 2) on peut lire une description des logiciels *Termex* et *Instant Recall*: «Free-Form Databases for Glossary Management».

Le *Gotham Translator* (II, 1 et 2), bulletin du Cercle des traducteurs de New York, publie le compte rendu d'un colloque sur la traduction littéraire et d'une conférence sur le nouveau rôle des traducteurs et autres communicateurs à l'ère de l'information.

On peut notamment lire dans *The Linguist* (25, 4) un article sur «Luther's Sendbrief vom Dolmetschen: His Theory and Practice of Translation» et un compte rendu d'une conférence sur l'enseignement de la traduction: «Translation in

Language Teaching and for Professional Purposes».

Parmi les sujets traités dans *Babel* (32, 3 et 4), mentionnons: «A Functional Model of Translation: Humor as the Case in Point», «Translating Word-Play», «La traduction aux Pays-Bas et en Flandre», ainsi que deux articles en allemand sur la traduction chez les



Romains et sur Ortega y Gasset (*Miseria y Esplendor de la Traducción*). Les «Climats de la traduction» présentent la situation en Italie et en Chine.

Outre des échos de l'activité de la FIT et de ses sociétés membres, des comptes rendus et des informations bibliographiques, *Nouvelles de la FIT Newsletter* (V, 3 et 4) contient de brefs articles: «Communicative Aspects of Translation for TV», «La langue aymara: des cimes andines à l'intelligence artificielle» (description d'un système de T.A. utilisant comme langue-pivot une vieille langue d'Amérique du Sud), «Spoken Language — Part of a Novel Character's Portrait».

*Le Linguiste* (XXXI, 4) publie les principales allocutions prononcées,



en français et en flamand, à l'occasion du 30<sup>e</sup> anniversaire de la Chambre belge des traducteurs, interprètes et philologues. À lire (en dépit du titre): la conférence de Joseph Hanse, intitulée « La pureté de la langue française »; le célèbre grammairien y expose sa conception de la langue et y dit son « admiration pour les interprètes et traducteurs ».

**Meta** (31, 4) propose des articles sur « la compréhension des énoncés spécialisés », « la traduction des structures grammaticales » et « Transposition or Literary Translation? ». Sujets traités sous la rubrique « Études terminologiques et linguistiques »: vocabulaire de la télédétection spatiale; vocabulaire relatif aux personnes âgées; le soudage à l'arc; « Jean, Jeans ou Jean's? » et « Les lectures d'observation: la moisson du traducteur technique ».

**Multilingua** publie un numéro spécial (5-3) sur le projet Eurota: conception et réalisation d'un système de traduction automatique traitant les langues de la Communauté européenne. Dans le numéro 5-4 signalons un article de J. Darbelnet, « Réflexions sur la typologie de l'emprunt linguistique et des situations bilingues », deux articles sur l'interprétation (enseignement et évaluation) et deux autres sur la pré- et la post-édition.

**Computers and Translation** (1, 3) propose les articles suivants: « Linguistic and Extra-Linguistic Knowledge », « Symmetric Rules for Translation of English and Chinese » et « The Translation Method of Rosetta » (les auteurs passent en revue les niveaux de transfert en traduction automatique, puis décrivent le système Rosetta des Laboratoires de recherche Philips). Une rubrique bibliographique et quelques « breves » du monde de la T.A. complètent ce numéro.

**Technical Communication** (33, 4) a pour thème: « Freelancing in technical communications ».

Le **Bulletin de l'ACLA** (8, 2) est constitué des actes du colloque « Informatique et linguistique



appliquée » (Québec, mai 1986). À signaler: « Terminum, un prêt-à-porter pour les communicateurs », « Towards a New Type of Bilingual Dictionary » et « The Computer: Friend or Foe of the Translator? ».

Le numéro 5, 2 de la **Revue de l'Association québécoise de linguistique** est consacré aux « Recherches québécoises en intelligence artificielle sur le français ». Sujets traités: « Le projet TAUM de traduction automatique » (« bilan post-mortem »), « Intelligence artificielle et analyse de textes par ordinateur », « Reconnaissance et synthèse de la parole » et « La compréhension du français, langue naturelle ».

La **revue canadienne de littérature comparée** (XII, 3) publie une bibliographie préliminaire dont une section concerne la traduction littéraire: œuvre traduites, études et critiques.

La **francisation en marche** (5, 6) contient des synthèses de conférences présentées au colloque « Réussir l'informatique en français ». On y trouve aussi une liste partielle de logiciels conçus ou adaptés en français.

**Terminogramme** (39-40) publie les articles suivants: « À propos du rôle des matrices terminologiques

dans le développement des langues de spécialités », « Remarques sur la conception et la présentation des ouvrages terminologiques » et « Un réseau international de néologie scientifique et technique en langue française ». À la rubrique des comptes rendus: « Pour un dictionnaire de français québécois », « Le 3<sup>e</sup> Congrès de la STQ », « Colloque international sur l'aménagement linguistique », « Colloque "Le français dans l'entreprise et la gestion des services linguistiques" » et « Table ronde sur l'enseignement de la terminologie à l'université ».

Dans les récents numéros de **L'Actualité terminologique** (19, 7 et 8), signalons: « La morphologie externe des oiseaux », « Some Aspects of the Terminology of Artificial Intelligence », deux vocabulaires illustrés (fraises, tarauds et filières), et deux études sur des questions de langue: « Une loi peut-elle stipuler? » (non, mais...) et « en plus de + infinitif » (contesté et attesté).

**C'est-à-dire...** (XVII, 2) analyse « La réaction de ceux qui se font corriger » (parmi les communicateurs de Radio-Canada). Dans le même numéro: « Lexique anglais-français de termes utilisés dans les génériques » et « Droits emmêlés » (*copyright, common-law copyright, performing ou performance right* et leurs équivalents français).

**Info-terminologie** (X, 5) met ses lecteurs en garde contre quelques mots pièges (consistant, domestique, impliquer), s'intéresse à la planification stratégique, aux descriptions de poste, au hockey, et annexe l'index des volumes IV à X.

**Terminologie comptable** (2, 14 et 15) poursuit sa quête du mot juste: « Ajustement, redressement, retraitement, etc. » (modification de chiffres, correction d'erreurs, changement de mode de présentation); « Les verbes de la vérification » (contrôler, examiner, corroborer, rapprocher, analyser, totaliser...); « Au royaume de la paie » (registre, liste, bordereau de paie; précompte; agent payeur);



## Le premier dictionnaire français des industries

Hubert Joly (réd.), *Dictionnaire des industries*. Paris, Conseil international de la langue française, 1986, 1 082 p. [240 \$]

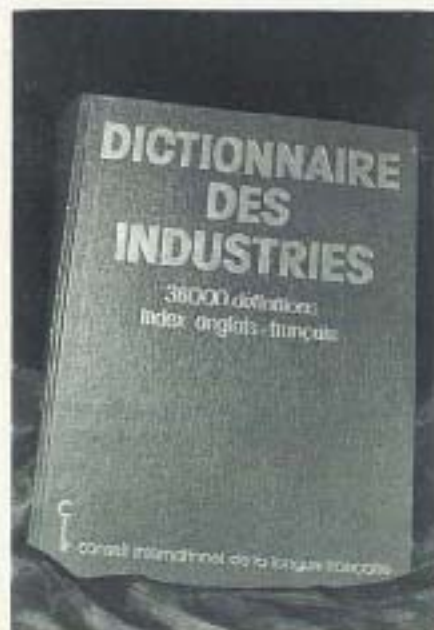
Le secrétaire général du Conseil international de la langue française, Hubert Joly, s'est occupé de la rédaction du *Dictionnaire des industries*, premier ouvrage de ce genre à être publié en langue française. Il contient, présenté sous forme alphabétique, 36 000 entrées couvrant divers secteurs ainsi qu'un index anglais-français. *Industries* est ici pris au sens large et, comme il est décrit dans l'avant-propos, « englobe toutes les activités ayant pour objet l'extraction et l'exploitation des ressources agricoles et forestières, ainsi que les mines et carrières, sans oublier les sources et la production d'énergie ».

La présentation du dictionnaire est faite avec modestie. En effet, le rédacteur précise dans l'avant-propos qu'il s'agit d'un « ouvrage très imparfait [...] qui ne saurait prétendre ni à l'exhaustivité, ni à l'homogénéité, ni à la représentativité ». Sans identifier très clairement le public que l'ouvrage veut toucher, Hubert Joly souligne que le dictionnaire s'adresse à des lecteurs qui ne sont ni grammairiens ni lexicologues. Enfin, il mentionne que l'ouvrage n'est pas à caractère normatif, ce qui n'empêche pas la liste des sources citées au début du dictionnaire de comprendre des normes.

La démarche suivie pour la confection de ce dictionnaire est terminologique. En effet, chaque entrée correspond à une notion et désigne alors une seule réalité. Par ailleurs, la place réservée aux syntagmes est primordiale, ce qui distingue ce dictionnaire en un volume de la plupart des dictionnaires généraux et même spécialisés.

On relève des syntagmes comme **moteur ventilé totalement clos**, **peigne à ourdir droit**, **patinage des roues motrices**, **moteur polyphasé shunt à collecteur à double alimentation**, **lampe à vapeur de mercure à très haute pression**, **transport sous température dirigée**.

Chaque terme étudié fait l'objet d'une courte définition en français et le domaine d'emploi est toujours clairement indiqué. Malheureusement, on



n'a pas toujours respecté les principes de rédaction de la définition. Par exemple, le terme **conduite** est défini par **canalisation**, mais **canalisation** n'est pas défini; **passé de fond**, **première passe** et **passé de remplissage** sont définis par **passé**, mais **passé**, dans le domaine du pétrole, ne fait pas l'objet d'une entrée. De même, sous **variété de défauts** [...], et pourtant **défectuosité** ne constitue

pas une entrée distincte. Les exemples de ce genre ne manquent pas. L'utilisateur peut alors avoir l'impression de tourner en rond.

Par ailleurs, les termes d'une même série ne sont pas nécessairement tous indiqués. Par exemple, **adav** fait l'objet d'une entrée, mais non pas le terme parallèle **adac** (toutefois, **adacport** s'y trouve). Notons aussi que la signification des sigles n'est pas toujours expliquée. Certains synonymes parfaits ne sont pas cités (**émission induite** aurait pu figurer à côté de **émission stimulée**); peut-être est-ce voulu afin de ne pas induire le lecteur en erreur et d'alléger l'ouvrage. Le dictionnaire fait un certain nombre de renvois sans expliquer dans la méthodologie s'ils correspondent à des synonymes ou à des termes connexes. Par exemple, **passé de fond** est-il synonyme de **première passe**? Il n'est d'ailleurs nulle part précisé ce qu'il faut entendre par V. Citons également un cas qui, dans un contexte nord-américain, paraît pour le moins cocasse: **asbestos**, au lieu de **asbestos**, figure à la fois dans l'index et dans le dictionnaire. S'agit-il d'une coquille ou d'une méconnaissance du domaine traité?

Enfin, tout en reconnaissant, dans le cas d'emprunts bien ancrés, qu'il ne sert à rien de leur « faire la chasse », il semble inattendu d'avoir un terme anglais comme entrée alors qu'un terme français existe. C'est le cas notamment de *dragline*.

Quant aux équivalents anglais, nous sommes perplexes devant le fait qu'ils ne sont pas tous systématiquement mentionnés. Il est précisé dans l'avant-propos que les équivalents anglais correspondent à 94 % des termes français. L'absence de tels équivalents pourrait s'expliquer lorsque le découpage de la réalité ne s'effectue pas de la même façon en anglais et en français. Mais est-ce bien le cas pour les exemples qui suivent: **décolleuse**, **déco-**

loration, empattement, double vitrage, laine minérale en flocons, laryngophone, etc. ?

Pour ce qui est des marques d'usage, on trouve des marques géographiques quand il s'agit de distinguer l'usage américain de l'usage britannique. On peut toutefois se demander pourquoi cela n'a pas été fait de façon systématique dans le cas du français puisque cet ouvrage s'adresse à des

utilisateurs de pays d'expression française. Les variantes orthographiques, quant à elles, sont inexistantes, l'équipe de rédaction ayant décidé de trancher devant les cas de graphies concurrentes et de n'en présenter qu'une seule.

En résumé, nous reconnaissons comme valable le travail gigantesque accompli par Hubert Joly et son équipe. Ce dictionnaire se révélera sans

doute utile aux traducteurs et rédacteurs techniques, ne serait-ce que parce qu'il n'en existe aucun d'aussi complet actuellement. Cependant, on ne peut s'empêcher de constater qu'un effort plus grand de systématisation s'impose pour qu'on puisse le ranger du côté des ouvrages de référence indispensables. ■

Monique C. Cormier  
Dorothy Nakos

## Reconnaître l'excellence

Jean Delisle, *Prix et bourses de traduction au Canada*, Ottawa, Université d'Ottawa, École de traducteurs et d'interprètes, Document de traductologie n° 6, 1987, 62 p. [73]

**S**i, par impossible, vous réunissiez toutes les conditions pour rattraper les prix de traduction — à l'exclusion des bourses d'étude — qui sont offerts au Canada, combien auriez-vous la chance de gagner : 575,50 \$, 5 750 \$ ou 57 500 \$ ?

Si vous avez répondu 575,50 \$, vous êtes sans doute un intellectuel discret, un travailleur de l'ombre, voire un moine totalement indifférent à une certaine forme de reconnaissance publique. C'est ce qui explique la timidité de votre réponse. Heureusement, vous êtes loin de la vérité.

Si vous avez répondu 57 500 \$, vous êtes convaincu que les prix de traduction doivent rappeler « publiquement l'existence des traducteurs et leur apport sur le triple plan linguistique, social et culturel, tout en étant l'occasion d'honorer un membre de la profession qui s'est distingué par sa compétence, son dynamisme et la qualité de son travail ». Vous êtes généreux, mais, hélas, vous avez tort.

Ceux ou celles qui ont répondu 5 750 \$ ont un flair de traducteur ou

ont déjà fait le calcul à l'aide de la monographie de Jean Delisle, *Prix et bourses de traduction au Canada*<sup>1</sup> — car ils ont raison.



Dans un petit ouvrage d'une soixantaine de pages, Jean Delisle ordonne de belle manière ces prix, bourses, décorations et médailles. Il explique leur origine et le type d'œuvres qu'ils couronnent. Il décrit leurs palmarès et conditions d'admissibilité. Enfin, il

donne la liste des traducteurs qui, depuis 1910, ont été honorés de distinctions diverses.

Si l'auteur réussit magnifiquement à « sortir les prix de l'ombre », selon son expression — tiens, tiens, j'en aperçois un qui s'y cache toujours : la médaille Jean E.L. Launay de l'Université McGill — les photos, elles, y sont restées. Comme si les machines à reproduire avaient craint de trahir la modestie des traducteurs.

Cet ouvrage dépasse la simple énumération ; c'est une véritable réflexion sur notre image et celle que nous voulons projeter dans la population. S'il est vrai que « la structure des prix de traduction au Canada est lacunaire et boiteuse », il y a fort à parier que notre image le soit aussi. Jean Delisle nous rappelle justement que les prix servent à valoriser l'excellence, à établir la respectabilité et à affirmer le professionnalisme de ceux qui les reçoivent. Les distinctions donneraient-elles donc la mesure de l'estime dans laquelle les traducteurs se tiennent ? ■

Monique C. Cormier

1. On peut se procurer cet ouvrage à l'adresse suivante : L'adjointe administrative, École de traducteurs et d'interprètes, Université d'Ottawa, 5, rue Hlasy, Ottawa (Ontario) K1N 6N5.

# Nouveautés

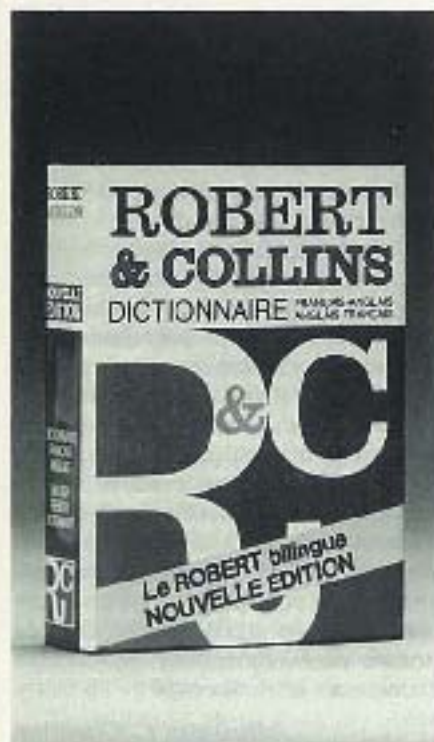
## Ouvrages généraux

- CAMION, Jean **Dictionnaire des homonymes de la langue française**, Gachot, 1986, 683 p. [96 \$]

Recensement des nombreuses ambiguïtés entre le français écrit et le français parlé classées selon trois critères: l'écrit, la prononciation et la signification (Librairie Champigny, 4474, rue Saint-Denis, Montréal H2J 2L1)

- **Robert-Collins**, 2<sup>e</sup> éd., Paris, le Robert, 1987, 1 728 p. [34,95 \$]

Édition entièrement revue, corrigée et augmentée de près de 200 pages. Compte maintenant 110 000 entrées et 5 000 américanimes. (Librairie Champigny)



- CHATELET, F., DUHAMEL, O. et E. Pister **Dictionnaire des œuvres politiques**, Paris, Presses Universitaires de France, 1986, 912 p. [84,20 \$]

Quelque 127 œuvres politiques importantes analysées et commentées du point de vue historique. (Librairie Champigny)

- GERMA, Pierre, **Minute papillon**, Paris, Hermé/Libre Expression, 1986, 288 p. [14,95 \$]

Dictionnaire des expressions toutes faites, des formules consacrées et de leurs créateurs. Un millier d'expressions dont les origines sont passées au peigne fin. (Librairie Champigny)

- DOURNON, Jean-Yves, **Dictionnaire des proverbes et dictons de France**, Paris, Hachette, 1986, 302 p. [45 \$]

Complément du *Grand dictionnaire des citations françaises*. 3 500 proverbes et 950 mots clés recouvrant tous les aspects de la connaissance. (Librairie Champigny)

- GASANA, N., **Dictionnaire français-portugais/portugais-français**, Paris, Marabout, 1986, 253 p. [8,95 \$]

Tout le vocabulaire usuel pour se débrouiller en portugais, au Portugal et au Brésil, en format de poche pratique. (Librairie Champigny)

- REYNOLDS, Barbara, **The Cambridge-Signorelli Italian-English/English-Italian Dictionary**, Cambridge University Press, 1986, 2,280 pp. [25 \$]

Over 429,000 entries and translations, and 363,000 meanings and explanations. Provides also a wide range of technical and scientific terms. (Customer Service Department, Cambridge University Press, The Edinburgh Building, Shaftesbury Road, Cambridge CB2 2RU, UK)

## Sciences • Techniques

- VANHOOP, Henri, **Précis pratique de traduction médicale** (anglais-

français), Paris, Maloine, 1987, 307 p. [65 \$]

Propose un modèle d'analyse globale, identifie les caractères généraux propres à chaque système linguistique et en vérifie l'application au domaine médical. Avec vocabulaire médical de base et annexes. (Librairie Champigny)

- RAPIN, M., **Le grand dictionnaire encyclopédique médical** (2 vol.), Paris, Flammarion, 1986, 1 393 p. [173,75 \$]

Plus de 1 300 articles, groupes en 30 disciplines, traitant l'essentiel des maladies et mentionnant les principaux médicaments. Nombreux schémas et photos. (Somabec, 2475, rue Sylva-Clapia, Saint-Hyacinthe (Québec) J2S 5T3)

- FISHER, R., **Dictionnaire des nouvelles technologies** (anglais-français), Paris, Eyrolles, 1986, 512 p. [66 \$]

Ouvrage qui présente 15 000 termes ou expressions issus des nouvelles technologies comme les télécommunications, l'intelligence artificielle, l'édition électronique, la robotique, etc. (Somabec)

- LECRINIER, J., **Cotation et tolérancement: Dictionnaire**, Paris, Eyrolles, 1986, 322 p. [60,50 \$]

Pour connaître rapidement et de façon complète l'interprétation d'un dimensionnement ou d'un tolérancement. Plus de 500 définitions et 1 000 dessins. Avec lexique français, anglais et allemand. (Librairie Champigny)

## Chemins de fer

- Canadien National, Services linguistiques, **Lexique des locomotives diesels-électriques**, 2<sup>e</sup> éd., Montréal, 1986, 159 p.

Deuxième tranche des travaux d'un comité du CN formé pour

uniformiser la terminologie française des locomotives diesels-électriques. Quelque 900 termes, soit le double de la première édition.

● Canadien National, Services linguistiques. **Lexique de la voie**, Montréal, 1986. 82 p.

Recueil de 400 termes constituant la première tranche de ce lexique et portant sur le matériel de travaux.

## Commerce • Finances • Bourse

● APFA (Association pour promouvoir le français des affaires). **700 mots nouveaux pour les affaires**, Paris, Foucher, 1986.

Sous la forme commode d'un dépliant, propose l'équivalent français de termes étrangers, surtout anglo-américains, ayant cours en France. (Librairie Le Parchemin, 505, rue Sainte-Catherine est, Montréal (21. 209))

## Traduction • Linguistique

● NAKOS, Dorothy. **Quelques aspects de la langue scientifique et technique en anglais et en français**. Édition définitive, Québec, GIRSTHERM, 1986. 131 p.

Ouvrage qui, à l'aide de nombreux exemples, présente une méthode de travail axée sur la consultation d'ouvrages lexicographiques pour régler certaines difficultés liées au choix du vocabulaire que le lecteur bilingue doit faire lorsqu'il rédige ou traduit un texte. L'ouvrage montre également la façon dont une même réalité scientifique et technique est perçue dans les ouvrages lexicographiques.

● DELISLE, Jean. **Prix et bourses de traduction au Canada**, Ottawa, Université d'Ottawa, École de Traducteurs et d'Interprètes, Document de traductologie n° 6, 1987, 62 p. [7 \$]

Monographie divisée en trois parties. La première traite des six prix de traduction actuellement décernés au Canada. La deuxième présente les bourses attribuées par certaines universités à des étudiants en traduction. Enfin, la troisième partie est consacrée aux traducteurs canadiens qui, depuis 1910, ont mérité des distinctions diverses.

● **Actes des Deuxièmes Assises de la Traduction littéraire (Arles 1985)**, ATLAS/Actes Sud, 1986, 214 p. [26,30 \$]

Comprend les textes de deux tables rondes, l'une sur les partis pris de la traduction, l'autre autour de Claude Simon et de ses traducteurs européens; des entretiens avec deux auteurs grecs et leurs traducteurs français; des ateliers thématiques et des exposés traitant des statuts des traducteurs dans la société. (Librairie Olivieri, 3527, rue Lacombe, Montréal H3T 1M2)

● GÉMAR, Jean-Claude et coll. **Les outils du traducteur — Bibliographie sélective et critique**, Montréal, AUPELF, 1987, XIV + 372 p. [12 \$ (particuliers), 15 \$ (institutions)]

Bibliographie trilingue (français, espagnol, portugais) comprenant quatre parties: Documentation sur les langues; La traduction, ses disciplines, son enseignement; Traduction générale et traduction spécialisée; La documentation du traducteur — Domaines. (AUPELF, Université de Montréal, C.P. 6128, succ. A, Montréal H3C 3J7)

● COLLECTIF. **Le français, langue des sciences et des techniques**, Luxembourg, RTL-Édition, Paris, CIREEL, Montréal, Linguatex, 1987 [15 \$]

Actes du colloque tenu à Luxembourg en mars 1986. ■

## Faits, dits et chiffres

### Les « traducteurs » danois

« Dans toute la Communauté européenne, seul le Danemark dispose d'ores et déjà d'une Loi sur les traducteurs et les interprètes: la loi n° 213 du 8 juin 1966. Dès 1910, une loi fut promulguée dans ce pays portant sur la formation des traducteurs et instituant un examen donnant droit au titre de « traducteur », en danois « translator ». La préparation à cet examen ne peut durer aujourd'hui moins de six ans. » Jean-Pierre van Derh, *La traduction et l'interprétation en France*, p. 51.

### Langue, pensée et société

« Tant vaut la langue, tant vaut la pensée. [...] Tant vaut une société, tant vaut son langage. L'histoire n'offre pas d'exemple d'un peuple de haute culture parlant une langue barbare, et réciproquement. Le langage indique le niveau intellectuel d'un peuple. » Jean-Marie Laurence, *Notre français sur le vif*.

### La langue-conserve

« Quant au langage écrit, ce serait, par rapport à ce fruit frais qu'est le langage parlé, une sorte de fruit en conserve. » Jean Simard, *Une façon de parler*, p. 47.

### Considerable market potential

"The sums that could be saved through improved international business translations are sizable. [...] Internationally traded goods represent 18% of the US gross national product, but American (and foreign) businessmen are inexcusably negligent in handling their communications." *Forbes*, 86.02.10.

### Literary translation in Canada

"The forthcoming third edition (of Philip Stratford's *Bibliography of Canadian Books in Translation*) will include some 550 French-to-English works, and approximately 400 titles translated from English to French (compared to 380 and 190 in the 1977 edition). In the past six years the number of translated works has doubled, and about three quarters of all Canadian translations have appeared since 1972, when the Canada Council launched its program of financial support for translations." John O'Connor, in *The Oxford Companion to Canadian Literature*, 1983.

## La traduction sauve des vies

On fait présentement l'essai à Toronto d'un guide de traduction spécialement conçu à l'intention des médecins appelés à soigner des malades avec lesquels ils ne peuvent pas communiquer en raison de la barrière linguistique. Les médecins montrent aux patients des questions se rapportant aux symptômes diagnostiqués. Ces questions sont accompagnées de renseignements servant à traduire les réponses. Ce guide existe actuellement en 25 langues et devrait sous peu être disponible dans 55 autres langues et dialectes. On pourrait même l'adopter dans une trentaine de pays si l'expérience torontoise se révèle concluante. Une autre initiative canadienne en matière de traduction!

## Pseudo-traducteur, pseudo-traductions

A small businessman, who gave an instruction booklet accompanying a computer destined for Jakarta to an Indonesian exchange student, learned (too late) that the term "software" came out as "underwear", "tissue" and "computer junk". Hassan Elraher, *Calgary Commerce Magazine*.

## Prolifération des néologismes

« Il se crée actuellement quelque dix mille mots nouveaux par an dans la communauté scientifique et technique; plus de 40% d'entre eux n'auront qu'une vie éphémère, puisqu'ils disparaîtront au cours des trois années qui suivront leur naissance. C'est dire que les tentatives d'édition par voie classique de glossaires ne peuvent plus satisfaire les traducteurs ni, plus généralement, les documentalistes et autres professionnels de l'information, puisque ces glossaires sont en grande partie périmés à leur sortie. » Mme van der Elst, professeur à l'ISIT

## L'ordinateur-réviseur-de-roman

Une équipe de philologues a mis sept ans pour reconstituer dans sa version intégrale le chef-d'œuvre de James Joyce, *Ulysse*, et pour corriger les erreurs qui figuraient dans ce ro-

man colossal depuis sa première publication française, en 1922. Les spécialistes ont corrigé en moyenne sept erreurs, omissions ou transpositions par page. Sans le recours à un ordinateur, ce travail de bénédictin aurait pris une bonne quinzaine d'années. *La Presse*, 86.07.12.



James Joyce

## Les effets de la guerre sur les traductions

« Sait-on qu'avant 1939 les traductions d'ouvrages français à New York dépassaient sensiblement le nombre de traductions qui paraissaient à Paris d'auteurs américains, alors qu'aujourd'hui le courant se trouve inversé pour toujours? Qu'une défaite militaire fasse perdre aux écrivains français leur talent en dit long sur ce qu'il est convenu d'appeler le génie. Que cette même défaite fasse passer tout un contingent d'écrivains américains de l'obscurité à la notoriété internationale nous éclaire sur la valeur absolue des jugements littéraires. » Gérard Tougas, *La Francophonie en péril*.

## Une « translation » par...

Hachette vend environ 800 000 livres de poche au Québec. Les éditeurs des romans Harlequin y publient pas moins de 32 titres par mois. Les livres Avon du Canada ont donc décidé de goûter eux aussi au gâteau et publieront en traduction française quatre à six titres par mois. Le premier titre paru, *Kanata*, est une « saga canadienne »

œuvre de deux auteurs ontariens. La version française porte sur la page-titre: « Une translation par Marie-Claire Coumaud ».

## La figue d'Adam

« Historiquement, en français, Adam et Ève se couvrent de **feuilles de vigne**, comme on peut le voir sur de nombreux tableaux du Moyen Âge. On sait que les pommiers ne poussaient pas dans les pays bibliques. Pourquoi le fruit, en littérature française, est-il devenu... une pomme? Parce que le nom pomme vient du latin *pomum*, qui signifie fruit en général, et non pomme, fruit du pommier. Ainsi, l'arbre de la vie et de la mort, l'arbre de la science, serait le figuier, le fruit défendu serait la figue. » Louis-Paul Bégin, *Le Droit*, 86.03.29.



## La traduction, un frein à l'anglicisation

« ... l'anglicisation n'a pas cessé de croître en milieu scientifique: en 1961, 43,3% des textes recensés dans *Chemical Abstracts* étaient en anglais; ils représentaient, en 1980, 64,7%! [...] un scientifique qui ne lirait que le français verrait lui échapper 98% de l'information disponible! Celui qui lirait intégralement l'anglais et le français n'atteindrait encore que 66% de l'information. [...] Or, sans résoudre la totalité du problème, la traduction, considérée comme exercice professionnel distinct, est bien évidemment une clef. » Jean Pierre van Derh, *La traduction et l'interprétation en France*, pp. 39-40

# TRADUCTIONS DE VILLERS-CÔTÉ INC.



*Des efforts couronnés  
par la confiance renouvelée  
d'une clientèle de choix.*

118, rue Radisson, bureau 400  
Trois-Rivières (Québec)  
G9A 3C4

(819) 378-3111 / (800) 567-9476

4, Place Ville Marie, bureau 410  
Montréal (Québec)  
H3B 2E7

(514) 875-8161

# LES 7 RÈGLES D'OR DU CABINET

1. Fournir des textes de toute première **qualité**, dans le respect des **échéances** fixées.

2. Réussir. Il n'y a pas de qualité sans **rentabilité**... ni de rentabilité sans qualité.

3. Offrir à nos collaborateurs de véritables perspectives d'**évolution** personnelle et professionnelle.

4. Investir dans la recherche, la **terminologie**, la documentation et l'**automatisation**.

5. Évoluer avec nos clients, en nous adaptant constamment à leurs **besoins**.

6. Actualiser nos connaissances, en encourageant le **perfectionnement** de nos collaborateurs.

7. Favoriser le développement et le rayonnement de la **profession**, en méritant le respect de la clientèle et du grand public.

## À MONTRÉAL

1200, avenue du Collège McGill  
5<sup>e</sup> étage  
Montréal (Québec)  
H3B 4G7  
(514) 875-8820

## À WINNIPEG

153, avenue Lombard  
Bureau 214 A  
Winnipeg (Manitoba)  
R3B 2T4  
(204) 947-1593

## À NEW YORK\*

256 Park Avenue S.  
17th Floor  
New York, NY 10010  
États-Unis  
(212) 777-7878  
\*Langues étrangères



**La langagerie**

TRADUCTION  
TERMINOLOGIE  
RÉDACTION  
RÉVISION  
TYPOGRAPHIE

Heures d'ouverture :  
Tous les jours,  
de 8 h 30 à 23 h  
Permanence  
les samedis et dimanches

*Silves Tremblay*  
Président